

ADMINISTRATION: 35, rue des Sables, 35 BRUXELLES

ABONNEMENTS: BELGIQUE: Un an, 12 francs. Six mois, 6 francs. Trois mois, 3 francs.

ETRANGER: Les prix de Belgique, le port en sus.

Le Peuple

REDACCTION: 35, rue des Sables, 35 BRUXELLES

ANNONCES: Annonces ordinaires: 25 centimes la petite ligne. Reclames (après les spectacles): 1 fr. la ligne. Faits divers: 3 francs la ligne. On traite à forfait

ORGANE QUOTIDIEN DE LA DEMOCRATIE SOCIALISTE



César De Paepe

PAQUES ROUGES

En mettant l'image vénérée de César De Paepe en tête de ce numéro du Peuple, ils nous a semblé que nous opérions une résurrection: César, avons-nous dit, adresse le fraternel salut du parti ouvrier belge à nos frères de l'étranger venus pour nous donner de précieux encouragements; César, exprime aux socialistes de province les sentiments de gratitude des Bruxellois, pour leur concours si général et si empressé.

Nul mieux que lui ne pouvait remplir cette mission.

Au moment où les nombreuses délégations du parti socialiste belge se rassemblent pour fêter l'inauguration de la NOUVELLE MAISON DU PEUPLE de Bruxelles, une pensée émue s'élève vers celui qui, des trésors de sa science et des bienfaits de son inépuisable bonté, inspira le mouvement ouvrier de notre pays.

Sur cette foule immense qui a répondu à l'appel de la grande coopérative bruxelloise, plane l'esprit de César De Paepe.

C'est lui qui inspira les œuvres admirables du prolétariat belge. Son infatigable apostolat, l'ardent amour qu'il vouait aux humbles, le dévouement absolu qu'il apporta à la défense de la cause ouvrière, l'exemple de sa vie d'abnégation, ont tracé à ses compagnons de lutte et à leurs continuateurs une voie dont ils ont pris garde de s'écarter et qui a conduit le parti socialiste belge à une incomparable puissance.

Vous formerez, disait-il un jour, une armée innombrable, si vous savez être tolérants à l'égard de ceux qui ne partagent pas nos idées: soyez vous

Sachons nous rendre dignes de la confiance que nous témoigne le socialisme international. A. DELPORTE.

CHANT D'INAUGURATION

Air: Le Chant du Départ

C'est le jour solennel, c'est l'heure triomphante! Voici le fruit de notre effort! Regardez aujourd'hui la grande œuvre qu'enfante Le Peuple uni, le Peuple fort. Là-bas, au grand jour, sans mystère, Paraît notre fière « Maison », Enorme, elle surgit de terre Et se profile à l'horizon.

L'âme joyeuse et l'esprit libre, Balançons nos drapeaux dans l'air, Et partout, d'une voix qui vibre, Lançons notre chant large et clair.

Accourez, citoyens des nations voisines, Nous attendons, les bras ouverts; Traversez les vallons, gravissez les collines En agitant des rameaux verts. La joie en nos yeux flambe et brille, Fêtons ce grand jour entre tous Et ne formons qu'une famille: De cœur, amis, unissons-nous.

L'âme joyeuse et l'esprit libre, Balançons nos drapeaux dans l'air, Et partout, d'une voix qui vibre, Lançons notre chant large et clair.

JACQUES GUEUX.

LE MONUMENT

C'est une impression d'étonnement émerveillé qui vous envahit tout entier dès que, passant par le grand porche monumental qui supporte sa voûte à une grande hauteur, vous pénétrez dans la construction où l'on a accès par huit entrées, et dont les vastes proportions se révèlent immédiatement.

Ce sont partout des couloirs qui s'ouvrent, des escaliers qui serpentent, des allées qui fuient et s'entrecroisent, puis des halls, des magasins, de larges salles, des bureaux... que sais-je encore? Et tous ces locaux qui, au premier abord, semblent se confondre en un inextricable labyrinthe, sont si logiquement, si adroitement combinés, qu'il suffit de se ressaisir un peu pour en comprendre aussitôt les pratiques et ingénieuses combinaisons.

C'est vraiment imposant, et l'on se sent petit, tout petit et comme écrasé devant l'impressionnante majesté du monument. C'est bien là la « Maison » grandiose et puissante qu'il faut



L'Aniche

JEAN VOLDERS

Elle est belle, elle est grande, elle est puissante, notre Nouvelle Maison du Peuple, mais parfois elle nous fait songer à ces pyramides d'Egypte qui coûtaient la vie aux travailleurs qui les avaient édifiées.

Il y eut chez nous, dans cette ancienne Maison du Peuple, si pleine de souvenirs, des hommes, vaillants et robustes, qui travaillèrent à la grandeur et à la gloire de l'idée socialiste, sans relâche, avec passion. Mais à ce travail, les forces s'usent vite. Tous y ont laissé quelque chose de leur santé, quelques-uns y ont laissé leur vie. Maintenant que leur rêve est sorti de terre, eux sont couchés dans la tombe.

Le nom de l'un d'eux monte involontairement aux lèvres: Jean Volders. Nous voulons, en ce jour de fête, rappeler son souvenir à la foule souvent oubliée, aux pauvres, aux souffrants, que l'apôtre socialiste aimait d'un si large amour.

Oui, son rêve est là, réalisé, ce vaste bâtiment, construit par nous et pour nous, exactement adapté aux besoins et à la vie du Parti Ouvrier de la capitale. L'idée est de lui. Déjà en 1891, voyant croître le nombre de nos adhérents et, avec lui, les besoins du parti, il disait: « Nous sommes trop à l'étroit dans cette Maison du Peuple. Il nous faudra bientôt partir d'ici. » Cette pensée l'obsédait. Il y revenait sans cesse. Un soir même, nous avions décidé de louer un grand immeuble, rue Blaes. Jean Volders était chargé d'exécuter la décision prise. Mais le lendemain, il avait changé d'avis et refusa d'acheter. On l'accabla de protestations. Il fut traité de despote, d'autocrate qui voulait se mettre au-dessus du conseil d'administration. Mais il tint bon. Le nouvel immeuble n'était pas assez grand, pas assez beau. Est-ce que le parti ouvrier ne grandissait pas chaque jour? Au bout de quelque temps, nous aurions été obligés de déménager à nouveau. Il fallait prévoir l'avenir.

Un autre administrateur qui se serait permis pareille fantaisie aurait été cassé sur l'heure. Lui, on le laissa faire. On l'aimait tant!

Et l'on fit bien, c'est lui qui avait raison. L'avenir se chargea de le démontrer. Jean Volders avait prévu la fortune rapide du parti.

C'est donc dans cette nouvelle, demeure rêvée par lui que, désormais, nous travaillerons, que nous lutterons, que nous célébrerons nos inévitables victoires et nos jours mauvais doivent venir — que nous pleurerons nos défaites, que nous retremperons nos courages.

Avant d'y entrer, jetons un coup d'œil en arrière, rappelons-nous le passage de Jean Volders à l'administration de la Maison du Peuple.

Jean Volders voyait grand. Ces trois mots caractérisent bien cette belle intelligence. Lorsque, en 1890, il entra au conseil d'administration de la Maison du Peuple,



Jean Volders

ancien administrateur-délégué de la Maison du Peuple

magasins de la ville. D'autres projets surgissaient dans son cerveau. Il dépensait largement, royalement. On dut l'arrêter.

Il s'en alla plutôt que de renoncer à aucune de ses idées. Mais déjà le mal terrible l'avait atteint. La Maison du Peuple en avait fait sa proie. Quand on songe que, malgré les soucis que lui causait l'administration de la coopérative qui, à elle seule, suffit à absorber l'activité d'un homme, Jean Volders n'avait cessé de collaborer à ce journal qu'il aimait au-dessus de tout, qu'il continuait à prendre sa part dans la politique active du parti, on est effrayé de ce labeur de géant. Pendant la journée, il travaillait au journal, le soir, quand il ne parlait pas à la tribune d'une réunion publique, il s'abîmait dans la comptabilité de la Maison du Peuple, souvent jusque deux heures du matin. Et la nuit, il travaillait chez lui, exténué, malade, pour recommencer le lendemain. L'inévitable catastrophe n'était pas difficile à prévoir!

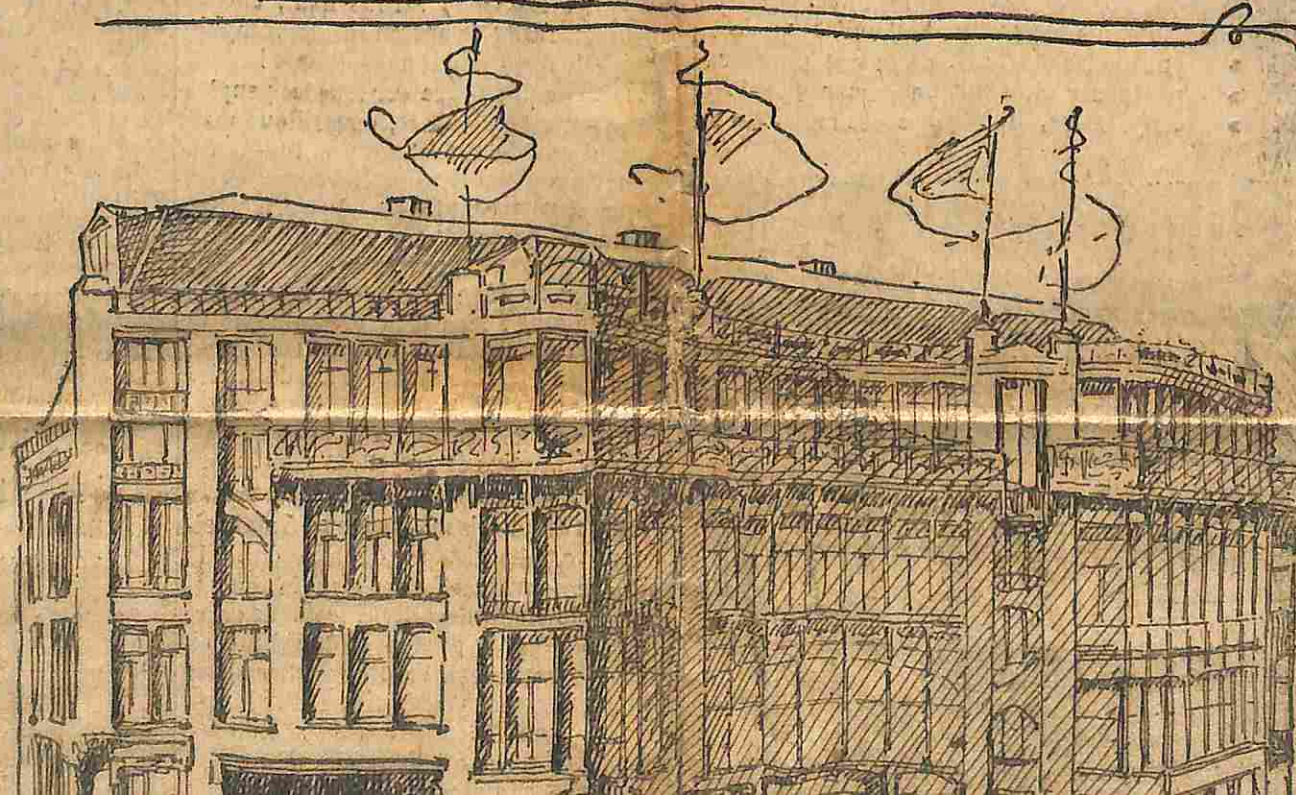
Il n'est, du reste, pas le seul que le Parti Ouvrier ait tué. Ils sont nombreux ceux qui ont sacrifié et qui sacrifient chaque jour au socialisme toute la force de leur jeunesse. On voit chez nous des jeunes gens, pleins de vie et de santé, des hommes robustes, devenir des vieillards avant l'âge, usés par cette lutte incessante, par la vie fiévreuse qu'ils mènent.

Qu'importe, après tout? Ils vivent, ce n'est pas la vie! Qu'importe qu'un homme devienne centenaire s'il n'a connu que la vie végétative, s'il n'a pas lutté, s'il n'a pas souffert, s'il n'a pas ressenti les belles passions, les grandes tristesses, les grandes joies qui font la vie désirable. Volders est mort à quarante ans, mais il a plus vécu en ses quinze dernières années de politique ouvrière, que d'autres en un demi-siècle.

Vivre, c'est travailler, c'est aimer, c'est lutter pour la vérité et la justice. Tout le reste n'est que vanité! AUG. DEWINNE.

Pages d'Histoire

C'est le 17 avril 1891 que le Parti



blent pour être l'inauguration de la NOUVELLE MAISON DU PEUPLE de Bruxelles, une pensée émue s'élève vers celui qui, des trésors de sa science et des bienfaits de son inépuisable bonté, inspira le mouvement ouvrier de notre pays.

Sur cette foule immense qui a répondu à l'appel de la grande coopérative bruxelloise, plane l'esprit de César De Paep.

C'est lui qui inspira les œuvres admirables du prolétariat belge. Son infatigable apostolat, l'ardent amour qu'il vouait aux humbles, le dévouement absolu qu'il apporta à la défense de la cause ouvrière, l'exemple de sa vie d'abnégation, ont tracé à ses compagnons de lutte et à leurs continuateurs une voie dont ils ont pris garde de s'écarter et qui a conduit le parti socialiste belge à une incomparable puissance.

Vous formerez, disait-il un jour, une armée innombrable, si vous savez être tolérants à l'égard de ceux qui ne partageraient pas encore vos idées; soyez persuasifs sans être sectaires. Arrachez par lambeaux, si c'est nécessaire, les réformes qui doivent augmenter le bien-être de la classe ouvrière: Vous vaincrez si vous êtes tenaces.

Mais n'oubliez jamais votre idéal socialiste.

Et dans une séance du parti, où il exposait les moyens de conquérir le suffrage universel, et indiquait comme moyen suprême la grève générale, il émettait le regret de n'être plus assez bien portant pour voir le jour du triomphe, qui lui paraissait cependant prochain.

Sur la tombe de Brismée, il jeta, après des accents de douleur, des paroles d'espoir: vous aurez le suffrage universel, disait-il, et vous en ferez bon usage. Mais je ne serai plus là.

On a suivi ses conseils; si l'on a entrepris des luttes politiques ardentes, on n'a pas négligé l'organisation économique de la classe ouvrière. Sur tous les points de la Belgique se sont élevées des MAISONS DU PEUPLE qui sont autant de forteresses où s'accumulent les munitions pour la bataille quotidienne que le parti livre au capitalisme, où se forment les nombreux bataillons qui livreront l'assaut aux iniquités sociales et instaureront la société collectiviste.

Autour d'elles se sont groupées les forces prolétariennes organisées: syndicats professionnels, mutualités, ligues politiques, sociétés d'art et d'enseignement, jeunes gardes.

Le devoir de tous les travailleurs est de soutenir ces œuvres, d'assurer leur prospérité. Nous avons de nombreux, de superbes locaux: peuplons-les de socialistes conscients.

Songez aussi à la propagande par la presse, si féconde lorsqu'elle est méthodiquement employée. Lisons et faisons lire par nos camarades d'atelier les journaux socialistes. Répandons partout le *Peuple* et les autres organes du parti.

Le prolétariat belge doit s'instruire pour augmenter sa puissance.

Aux nombreuses marques de sympathie que les socialistes étrangers nous témoignent à l'occasion des fêtes inaugurales de la MAISON DU PEUPLE, nous devons répondre par un travail de propagande et d'organisation plus opiniâtre que jamais.

trées, et dont les vastes proportions se révélèrent immédiatement.

Ce sont partout des couloirs qui s'ouvrent, des escaliers qui serpentent, des allées qui filent et s'entrecroisent, puis des halls, des magasins, de larges salles, des bureaux... que sais-je encore? Et tous ces locaux qui, au premier abord, semblent se confondre en un inextricable labyrinthe, sont si logiquement, si adroitement combinés, qu'il suffit de se ressaisir un peu pour en comprendre aussitôt les pratiques et ingénieuses combinaisons.

C'est vraiment imposant, et l'on se sent petit, tout petit et comme écrasé devant l'impressionnante majesté du monument. C'est bien là la « Maison » grandiose et puissante qu'il fallait au Peuple, à ce Peuple qui est lui-même toute grandeur et toute force.

Et partout, jusque dans le moindre recoin, la clarté du jour pénètre, surgit, s'épanouit par de larges baies, par des croisées, et y apporte sa joie et sa vie, faisant de la Nouvelle Maison du Peuple, un véritable Palais de la Lumière.

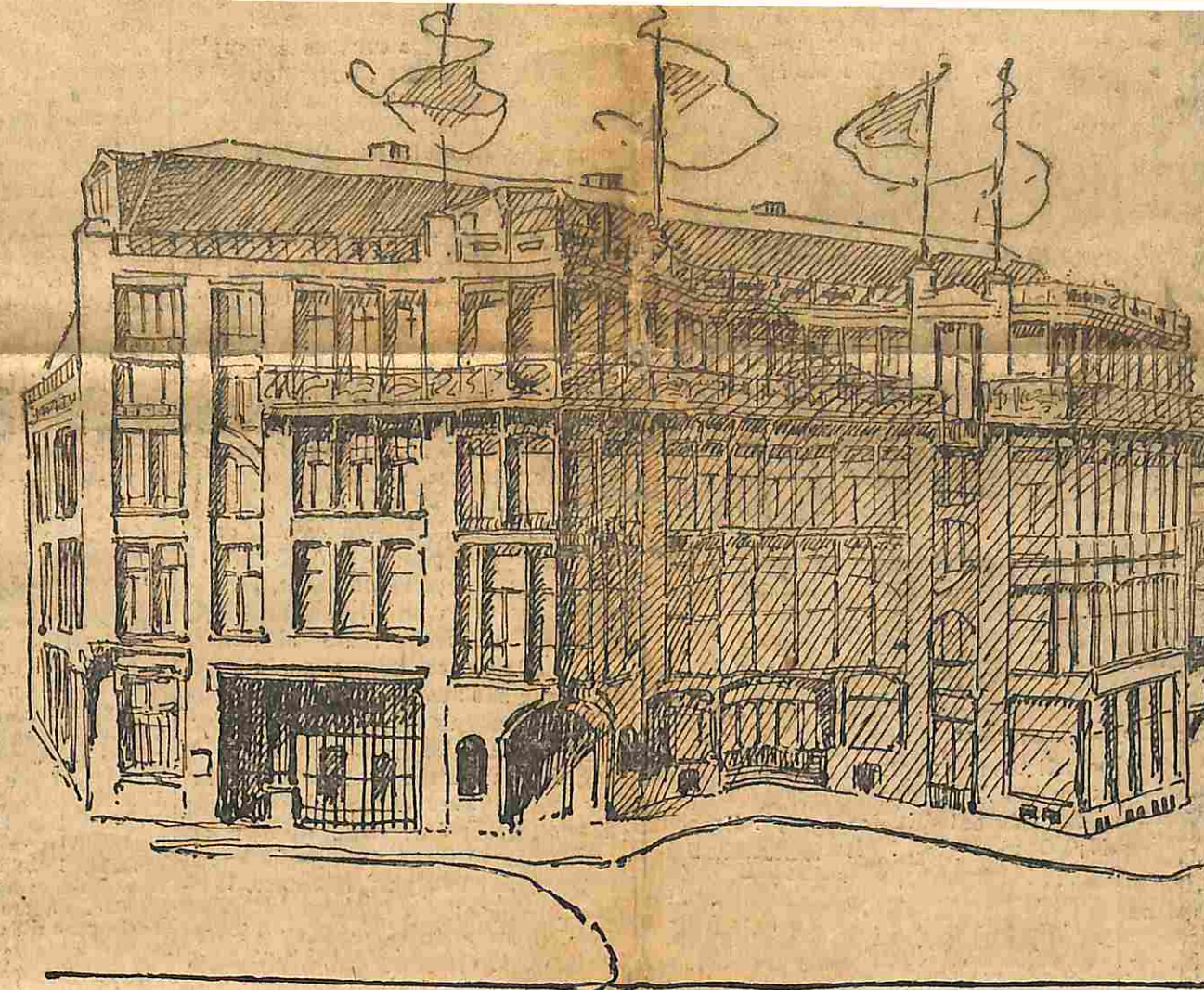
*** Dans un précédent article, où nous avons essayé de donner les détails le plus complets possibles sur la disposition et la destination des locaux, nous avons omis bien involontairement de parler des sous-sols qui étendent interminablement leur dédale sous la construction et qui, par un véritable tour de force de l'architecte, ont accès de plain-pied sur une cour intérieure où peuvent pénétrer voitures, charrettes et camions pour le déchargement des marchandises.

Il y en a à l'infini de ces caves et souterrains qui sont solidement cimentés et qui, là-haut, s'arrondissent en voûtes élégantes. Pas un qui n'ait sa destination, pas un qui n'ait son but utile et pratique. Ici l'on remiserait les marchandises; là s'entassera le charbon; plus loin sont les caves à bière; à côté, les celliers avec leurs caveaux; puis le pavillon où ronfleront les chaudères destinées à distribuer le chauffage; la place largement aérée où se fera la torréfaction des cafés, etc... Tout y est, rien n'a été oublié.

C'est le gaz qui éclairera ces souterrains. Remontons maintenant au rez-de-chaussée et gravissons ensuite les autres étages en nous laissant solliciter par toutes les merveilles qui vont attirer nos regards et en complétant par quelques détails nouveaux ceux que nous avons donnés jadis dans une première et rapide description.

Voici d'abord le café, large place au plafond élevé où s'entrecroisent d'élégantes poutrelles de fer qui concourent sobrement à la décoration générale. Dans le fond, le buffet. Une cloison mobile sépare cette salle d'un corridor latéral, cloison qui pourra facilement s'enlever les jours de grande affluence.

Quatre colonnes décoratives s'élèvent là; chacune d'elles sera surmontée d'un globe électrique dont la vive clarté éclairera féeriquement la salle. Rappelons pour mémoire qu'à côté du café s'étendent les différents magasins, (avec exposition sur la rue) dont celui de confections et de nouveautés surmonté de sa galerie et développant, à l'étage supérieur, son salon d'essai. C'est là aussi,



LA NOUVELLE MAISON DU PEUPLE

comme nous l'avons dit déjà, que sont installés les bureaux où se fera la répartition des bénéfices.

Pour éviter les redites, nous ne ferons que passer sans nous y arrêter dans les magasins de l'entresol et dans les nombreux bureaux du premier étage. S'il fallait d'ailleurs une description complète de ces locaux, un volume n'y suffirait pas.

Arrêtons-nous cependant quelques instants dans la « Salle blanche » que l'on croyait destiner d'abord à la bibliothèque. C'est là certainement une des plus jolies, une des plus artistiques places du monument. Nous avons dit l'admiration qu'elle avait fait naître en nous, mais force nous est d'y revenir tant nous avons été frappé par l'aspect riant du lieu, par ses charmants détails architecturaux et par ses heureuses dispositions.

La « Salle blanche » servira de salle de conférences et les orateurs y trouveront une superbe tribune installée de façon à rehausser encore, si possible, la décoration harmonieuse de l'ensemble.

Nous voici au dernier étage. Il est occupé tout entier, on le sait, par la salle des fêtes au-dessus de laquelle s'étend la terrasse et qu'entoure un balcon extérieur qui serpente gracieusement tout le long de la façade.

Ce hall grandiose dont le plafond est soutenu par des fers d'ornementation d'une envolée légère et gracieuse se développant en courbes hardies, est d'une tonalité charmante où le blanc et le rouge se marient de la façon la plus heureuse.

Deux mille personnes peuvent trouver place sur les banquettes basculantes installées dans la salle et dans les galeries circulaires. Toutes les places sont disposées de telle façon que pas un spectateur ne puisse perdre un détail de ce qui se passera sur la scène.

La salle des fêtes et la tabagie contiguë seront éclairées à la lumière électrique. Trois puissants ventilateurs, adroitement dissimulés, feront régner là un air toujours renouvelé.

*** Que de détails nous pourrions encore

ajouter à tous ceux que nous exposons aujourd'hui, à tous ceux que nous avons donnés précédemment!

Faut-il parler encore de l'ensemble du monument qui renferme dans ses flancs une quarantaine de grandes salles, sans tenir compte des dégagements, des dépendances, des vestiaires, etc.? Faut-il parler encore du chauffage, de l'éclairage qui sera produit dans certaines parties par le gaz, dans d'autres par l'électricité? Faut-il parler de l'ascenseur qui part des caves pour aboutir à la salle des fêtes, effectuant un trajet de 21 mètres, toute la hauteur de la construction? Faut-il parler des difficultés rencontrées et vaincues pour donner satisfaction à tous les services? Faut-il parler de la rapidité avec laquelle la disposition de la salle des fêtes a été conçue et exécutée? Faut-il parler enfin de la conscience avec laquelle l'architecte a accompli son œuvre: ses démarches au théâtre de Bayreuth pour étudier les comédies d'acoustique à appliquer à la salle des fêtes, ses visites au Vooruit pour se rendre compte des meilleures dispositions à donner aux magasins, sa préoccupation constante pour arriver au meilleur résultat?

Nous devrions vous entretenir aussi du dévouement complet, inaltérable dont ont donné tant de preuves les vaillants compagnons placés à la tête de la Coopérative. Nous devrions, au risque de froisser leur modestie, les montrer à l'œuvre, résolvant chaque jour de nouvelles difficultés, livrant sans cesse de nouvelles batailles dont ils sortaient toujours vainqueurs, se donnant corps et âme, en un mot, à cette gigantesque entreprise dont la réussite est si brillante.

Voilà ce que nous devrions dire, voilà ce que nous devrions faire!

Comme cela nous est impossible à cause même de l'élevation du sujet, nous résumerons, dans l'émotion qui nous étreint, notre impression par ce cri: Ceci est l'œuvre de chacun et de tous, ceci est l'œuvre du Parti Ouvrier: Vive le Parti Ouvrier!

JACQUES GUEUX.

Un autre administrateur qui se serait permis pareille fantaisie aurait été cassé sur l'heure. Lui, on le laissa faire. On l'aimait tant!

Et l'on fit bien, c'est lui qui avait raison. L'avenir se chargea de le démontrer. Jean Volders avait prévu la fortune rapide du parti.

C'est donc dans cette nouvelle, demeure rêvée par lui que, désormais, nous travaillerons, que nous lutterons, que nous célébrerons nos inévitables victoires et — si des jours mauvais doivent venir — que nous pleurerons nos défaites, que nous retremperons nos courages.

Avant d'y entrer, jetons un coup d'œil en arrière, rappelons-nous le passage de Jean Volders à l'administration de la Maison du Peuple.

Jean Volders voyait grand. Ces trois mots caractérisent bien cette belle intelligence. Lorsque, en 1890, il entra au conseil d'administration de la Maison du Peuple, ce fut avec l'intention d'y opérer de grandes transformations et d'accentuer encore le caractère socialiste de notre coopérative ouvrière.

La fabrication du pain a toujours constitué notre principale branche de coopération. A cette époque, nos boulangers travaillaient avec de vieux fours, chauffés au bois. Les grandes boulangeries capitalistes, admirablement munies d'un outillage industriel moderne, s'élevaient et nous menaçaient. Au rancart, les vieux fours!

Volders les fit remplacer par quatre nouveaux grands fours doubles, chauffés à l'eau. Le pétrissage à la main fut abandonné et remplacé par le pétrissage mécanique. En même temps, Volders introduisit la journée de huit heures pour les boulangers et les porteurs de pains.

Ne croyez pas que tout cela se fit sans peine. Les résistances furent difficiles à vaincre. Les timides étaient effrayés de ce coup d'audace. Ils criaient à la ruine. Les boulangers ne voulaient pas de l'introduction des machines, se déclaraient hostiles à la journée de huit heures. N'allait-on pas les congédier?

Jean Volders alla bravement de l'avant, convainquant, ralliant les timides, luttant contre la routine, contre les préjugés, brisant toutes les résistances.

Les résultats furent superbes. Le jour de la mort de Volders, au mois de mai 1896 — déjà trois ans! — le comptable actuel de la Maison du Peuple, le compagnon Van Loo, signala ici les étonnants progrès de la production du pain à la suite de la transformation de l'outillage industriel de notre boulangerie. Elle était de 30,000 kilos de pain par semaine en 1890. Elle monta successivement à 50,000, 70,000, 90,000. Elle atteint actuellement 200,000 pains.

C'est au coup d'audace — nous allions dire au coup de tête — de Jean Volders qu'est dû surtout ce merveilleux résultat. Il ne faut pas l'oublier. Un jour nous allâmes le voir dans la petite maison du Parc de Saint-Gilles, qu'il habitait alors. Il était déjà atteint de l'affreuse maladie qui devait l'emporter. Il nous demanda des nouvelles de la Maison du Peuple.

— Oh! Jean, cela va très bien. La production croît de semaine en semaine.

Ses yeux s'illuminèrent un instant. — « Hein, n'avais-je pas raison contre tous? Maintenant le train est sur les rails. Cela va marcher tout seul. »

Puis son regard se voila soudain dans la contemplation muette du vaste horizon qui s'étendait devant nous.

Et pendant que la maladie ravageait son cerveau, le train qu'il avait mis sur les rails, marchait à toute vapeur!

Il voyait grand. Cette belle qualité peut devenir un défaut dans une coopérative ouvrière qui ne dispose guère de capitaux et qui, par cela même, doit être administrée avec prudence et économie. Volders avait rêvé de vastes magasins d'auunages et de confections qui auraient écrasé tous les grands

n'aurait chez lui, exténué, malade, pour recommencer le lendemain. L'inévitable catastrophe n'était pas difficile à prévoir!

Il n'est, du reste, pas le seul que le Parti Ouvrier ait tué. Ils sont nombreux ceux qui ont sacrifié et qui sacrifient chaque jour au socialisme toute la force de leur jeunesse. On voit chez nous des jeunes gens, pleins de vie et de santé, des hommes robustes, devenir des vieillards avant l'âge, usés par cette lutte incessante, par la vie dévouée qu'ils mènent.

Qu'importe, après tout? Ils vivent, contrairement à ce que l'on croit. On n'importe qu'un homme devienne centenaire s'il n'a connu que la vie végétative, s'il n'a pas lutté, s'il n'a pas souffert, s'il n'a pas ressenti les belles passions, les grandes tristesses, les grandes joies qui font la vie désirable. Volders est mort à quarante ans, mais il a plus vécu en ses quinze dernières années de politique ouvrière, que d'autres en un demi-siècle.

Vivre, c'est travailler, c'est aimer, c'est lutter pour la vérité et la justice. Tout le reste n'est que vanité! AUG. DEWINNE.

Pages d'Histoire

C'est le 17 avril 1881 que la *Voix de l'Ouvrier* annonça qu'un appel allait être fait aux ouvriers de Bruxelles, à l'effet de fonder une boulangerie coopérative.

La première réunion eut lieu le lundi 16 mai suivant, au *Cygne*, Grand-Place, à Bruxelles.

Depuis la fin de 1880, le *Vooruit*, boulangerie coopérative, avait commencé à fonctionner dans la petite rue Saint-Gilles, à Gand.

Le *Vooruit*, on le sait, est sorti d'une scission qui se produisit à la coopérative *Libres Boulangers*. Van Beveren, Anseele et quelques autres voulaient faire servir la coopérative et les ressources qu'elle pouvait procurer, à l'idée et à l'organisation socialistes. Il y eut de la résistance de la part de la majorité, de là la scission et la création d'une boulangerie coopérative nouvelle, arborant fièrement le drapeau rouge des revendications prolétariennes.

A Bruxelles, nous marchions d'accord avec les Gantois. Nous avions, depuis 1877, convoqué plusieurs congrès qui aboutirent, finalement, à la constitution d'un parti ouvrier socialiste belge, d'après les principes et la méthode des démocrates socialistes allemands.

Dans la première réunion du *Cygne*, nous étions une trentaine. Parmi les présents dont je me rappelle les noms, il y avait Bosiers, bijoutier, Dewit, tailleur, Paelman, lithographe, les frères Eraers, mégissiers, Beudin, typographe, Verhaelebeek, bijoutier, Pauwels, magasinier, Renard, sculpteur, Wets, bronzier, Tielens, menuisier, l'auteur de ces lignes et quelques autres.

Au nom du comité provisoire, j'exposai le but de la réunion.

Le mouvement ouvrier était alors peu intense.

Il y avait à Bruxelles quelques syndicats: bijoutiers, ébénistes, marbriers, tailleurs, menuisiers, cordonniers, cigariers, passementiers, doreurs sur bois, mais ces syndicats comptaient fort peu de membres.

Leurs délégués se réunissaient deux fois par mois à la Chambre du travail, nom donné à la Fédération bruxelloise des associations ouvrières.

Il y avait aussi un Comité central pour l'obtention du suffrage universel qui avait organisé la première manifestation nationale du 15 août 1880 à Bruxelles; un cercle d'études et de propagande; une section socialiste flamande, à Molenbeek; une section de l'Internationale et quelques groupes de propagande rationaliste.

En province, il y avait quelques rares syndicats et quelques groupes d'études et de propagande.

Deux boulangeries coopératives : une à Gand, dont nous venons de parler, l'autre à Anvers.

La *Voix de l'Ouvrier*, fondée le 1^{er} mai 1878, servait d'organe de langue française au mouvement ouvrier et socialiste. La partie flamande du pays comptait deux journaux : *De Werker* à Anvers et *De Toekomst* à Gand.

L'indifférence de la classe ouvrière était grande. Les syndicaux n'avaient qu'une influence très restreinte et les groupements politiques ne réunissaient qu'une élite.

Après trois années et demie de lutte, la *Voix de l'Ouvrier* disparut, faute de ressources, le 25 septembre 1881.

Elle ressuscita, moins de trois ans après, le 31 août 1884.

Le but poursuivi par le comité provisoire de la boulangerie coopérative, était de réunir les ouvriers en les attirant par l'appât d'un avantage immédiat, et de profiter de cette réunion pour les catéchiser et en faire des socialistes. Le but, aussi, était de se procurer des ressources pour la propagande par la presse, les réunions et les manifestations.

C'est ce qui fut expliqué dans la première réunion du 16 mai 1881 et les ouvriers présents résolurent de fonder une coopérative ouvrière.

Je fus chargé de faire l'avant-projet des statuts.

Ceux-ci furent rédigés d'une façon très sommaire. On ne se préoccupa point de respecter les formes légales prescrites par la loi de 1873.

Chaque membre devait verser une somme de dix francs; le bénéfice serait réparti d'après la consommation seule de chaque sociétaire et une partie du bénéfice servirait à la propagande socialiste et à des œuvres de solidarité.

Plusieurs réunions furent consacrées à la discussion des statuts.

Mais les souscripteurs commencèrent leurs versements : 25 à 50 centimes par semaine.

La propagande aidant, au bout de cinq mois, nous étions 70 membres et dispositions d'un capital de 700 francs environ.

On décida alors de commencer. Une cave avec four à pain fut louée dans un cabaret de la chaussée de Gand. Le siège social était situé là tout près, à l'estaminet Kammans, 202, rue de Flandre.

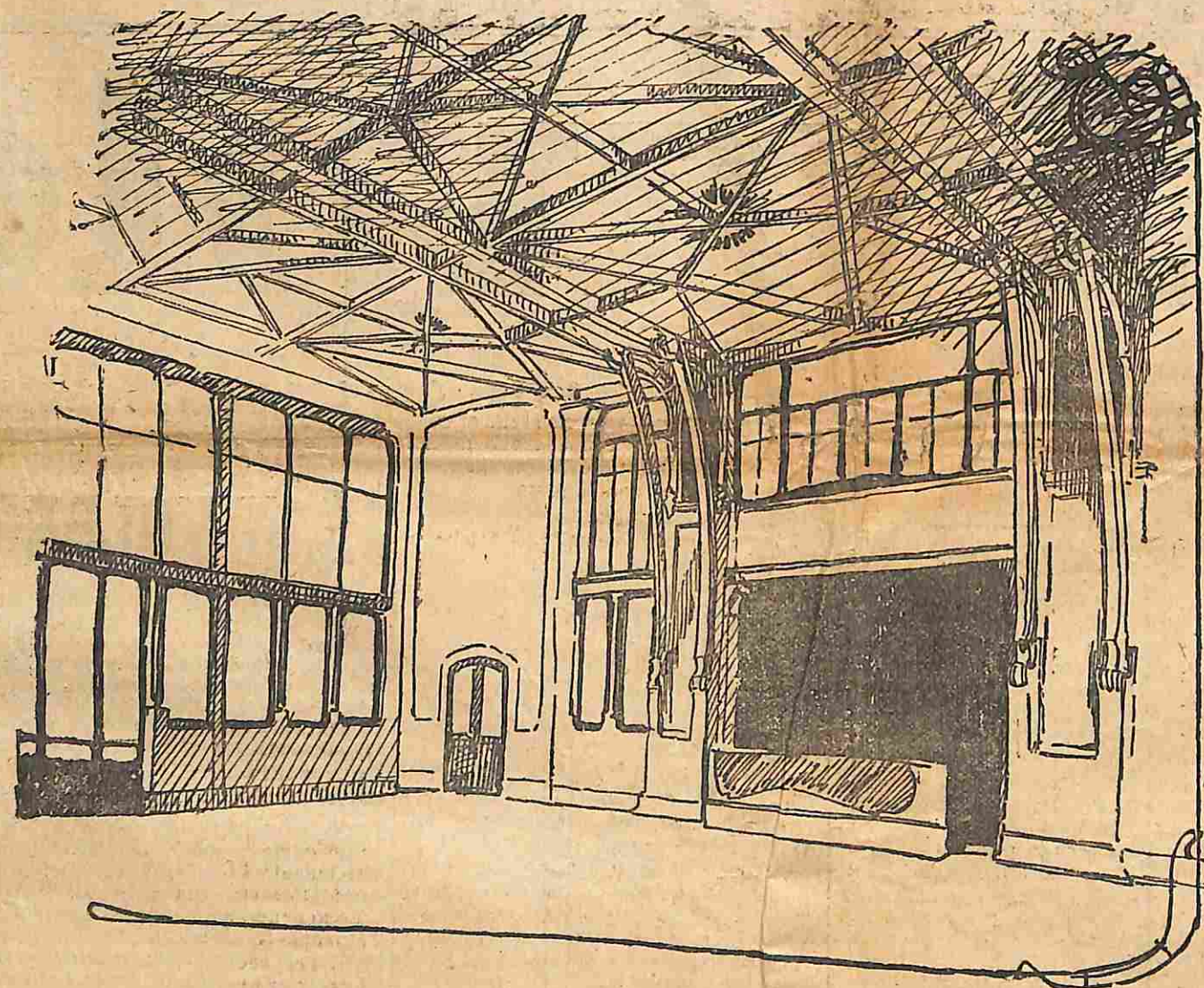
Un autre bureau siégeait au cabaret *le Singe*, rue de la Putterie, le dimanche matin, de 10 à 11 heures, et le lundi de 8 à 9 heures du soir.

Les 700 fr. furent consacrés à l'achat du matériel : charrette, chien, pétrin, etc., ainsi qu'à quelques sacs de farine. La farine se vendait alors, si nous nous souvenons bien, de 32 à 33 fr. les 100 kilos et le pain de 35 à 38 centimes le kilogr.

Faut-il dire combien nous fûmes heureux et fiers, les camarades et moi, lorsque nous vîmes sortir la première charrette à pain de notre Boulangerie coopérative ouvrière ?

La première semaine, la fabrication s'éleva à environ 650 pains d'un kilogr. Les débuts furent difficiles.

Pour gagner de nouveaux membres, il fallait vaincre bien des résistances. L'habitude du boulanger auquel on prenait



Le Café

spacieux pour la boulangerie et l'on quitta la cave de la chaussée de Gand pour aller s'établir dans une maison de derrière de la rue Heyvaert, à Molenbeek.

De la rue Heyvaert, la boulangerie alla s'installer dans un local plus grand au core de la rue Van Artevelde.

A la fin de 1885, le nombre des membres atteignait environ 400.

Voici quelques chiffres intéressants que nous retrouvons dans les bilans de 1883 à 1885 :

RECETTES	
Bilan fin février 1884	fr. 12,500.—
» » août 1884	» 14,000.—
» » février 1885	» 17,000.—
» » août 1885	» 19,000.—

PRODUCTION SEMESTRIELLE	
Bilan fin février 1884	33,704 pains
» » août 1884	34,846 »
» » février 1885	42,057 »
» » août 1885	52,434 »

La boulangerie coopérative le vendait au même prix, mais à la fin de chaque semestre, elle distribuait un bénéfice variant de 6 à 7 centimes par pain.

Dans le courant de l'année 1886, la Boulangerie coopérative ouvrière décida de louer un grand local avec café et salle de réunion, qu'elle mettrait à la disposition du Parti Ouvrier qui venait de se constituer définitivement. Elle loua alors, au prix de 5,000 francs l'an, l'ancienne synagogue de la rue de Bavière.

C'est le 25 décembre 1886 que l'on inaugura la Maison du Peuple de Bruxelles que l'on va quitter aujourd'hui.

Depuis ce moment, l'œuvre modeste, entreprise en 1881, ne fit que grandir et prospérer et, pour ne parler que de la coopérative, le nombre des membres est

vées, les antiques libertés renaissantes, l'autonomie, l'indépendance, assurée à tous, une envolée de fiers instincts et de spontanés superbes, qui n'attendaient que le signal du nouveau rédempteur !

Le sphinx de la Bourse, énorme et grouillant, se perd dans la cohue de la cité; ses clameurs de mercantis s'éteignent, une ombre de mort l'envahit; c'est le combat qui s'achève; l'avenir tuera la Finance; la victoire restera au travail !

De l'autre côté, comme pour marquer une nouvelle étape, la silhouette du Palais de Justice, se dessine dans une colossale sérénité et une majestueuse suprématie. C'est la montée qui continue vers la justice, l'humanité en marche vers la terre promise ! Excelsior ! Plus haut, encore plus haut ! Une ascension ininterrompue, l'escalade des régions supérieures !

La justice, épandue sur tous les peuples et sur tous les hommes, magnifique maîtresse du monde, n'est-ce pas l'idéal radieux vers lequel il faut s'élever toujours ? Ce que poursuivent les socialistes, n'est-ce pas la conquête d'une humanité meilleure ?

O Nouvelle Maison du Peuple, tu nous apparais ainsi, face à la capitale que tu domines comme à l'avenir que tu évoques; tu es l'impérissable symbole des destinées socialistes.

Des perspectives réconfortantes s'éclaircissent devant nous et projettent des lueurs sur notre route.

La multitude des laborieux, fraternellement confondus, se déploie dans le flamboiement du siècle prochain, en entonnant le chant de délivrance et de paix.

Les engins de guerre sont réduits en poudre; les haines se dissipent, comme les ténèbres de la nuit devant l'aube qui pointe. Une bienheureuse abondance règne. Le labeur est doux aux adultes, et l'étude aux adolescents.

décembre, encadré de soleil et de gaieté cette fête populaire; derrière le cortège compact des associations ouvrières de la capitale et des délégations de province, on avait imaginé de faire défiler les camions, charrettes et voitures de la coopérative.

Et les ouvriers se montraient les véhicules avec fierté en disant : « Tout ceci est à nous », pendant que les bourgeois arrêtés au trottoir s'écriaient, avec une vague inquiétude : « Est-ce que vraiment ils deviendraient forts ? »

Ce fut bien autre chose quand on arriva place de Bavière. Qui donc avait galvanisé le peuple dolent du triste quartier ? Partout de la joie, de l'enthousiasme, de la vie : le cortège dut passer sous un dôme de drapeaux rouges et quand Louis Bertrand ouvrit les portes du temple socialiste au moyen d'une clé dorée — naïveté touchante dans son symbolisme — un immense cri d'espoir jaillit de dix mille poitrines et monta vers le ciel bleu.

Au loin rugissait la *Marseillaise* des jours de bataille.

Cette allégresse dura plusieurs mois. La Maison du Peuple s'était imposée du coup; en elle s'identifiait aux yeux du public tout mouvement démocratique. Et dans les milieux ouvriers les plus rebelles et les plus indifférents, le local de la place de Bavière apparaissait comme un phare. Aussi pas un événement triste ou joyeux n'interrompait la monotonie de la vie ouvrière, sans qu'on se crût obligé de visiter la Maison du Peuple.

Pour les dévoués, pour ceux qui avaient édifié l'œuvre, la vieille synagogue était comme un second foyer. Et l'on arrivait à ne plus concevoir d'autre but de promenade du dimanche, que le local de la famille socialiste.

Ah ! ces soirées de dimanche ! Qui dira le charme de leur intimité, la robustesse toute flamande de leur joie ! Car la Maison du Peuple, avec son cabaret se prolongeant en d'autres salles, avait bien l'aspect de nos vieilles herbergues bruxelloises; mais dans les conversations, dans l'allure même du public, dans les chants qui parfois s'élevaient, se révélaient des préoccupations plus hautes et plus nobles. Si la forme de ces poèmes simples était incorrectement naïve, il s'en dégageait une foi et un enthousiasme ardents.

Entre tous les bardes de cette époque, je revois encore le père Liétard. Avec son long corps maigre et osseux, sa figure de souffreteux indompable, sa barbe et sa toison rouges et hirsutes, c'était bien le type le plus accompli de l'insurgé des barricades. Grimpé sur une table, il jetait, aux auditeurs, de sa voix aigre et saccadée, les strophes des chants qu'il composait à ses moments perdus.

La fête inaugurale l'avait particulièrement inspiré.

Il avait substitué aux paroles de Rouget de l'Isle les mots que voici :

Hourrah, le peuple se réveille !
Depuis des siècles endormi,
Il se redressa, à merveille,
Devant le monument pourri (bis)
Inaugurons la Maison du Peuple,
Chantonnons, hourrah, le bon pain.

J'attendais, impatient, l'impossible rime en « euple », quand un compagnon allemand, devançant la voix du chanteur, acheva :

Et bufons un verre de vin,
Buisque vous voilà tetans nos meupies !

On ne se contentait pas de chanter à la Maison du Peuple; toute une jeunesse avide de choses neuves, désireuse de voir des horizons plus vastes, monta vers l'humble local ouvrier. Et spontanément, voulant connaître ce mystérieux socialisme qui l'attirait et la fascinait, elle se mit à l'étude. La littérature socialiste — du moins pour ce qui concerne

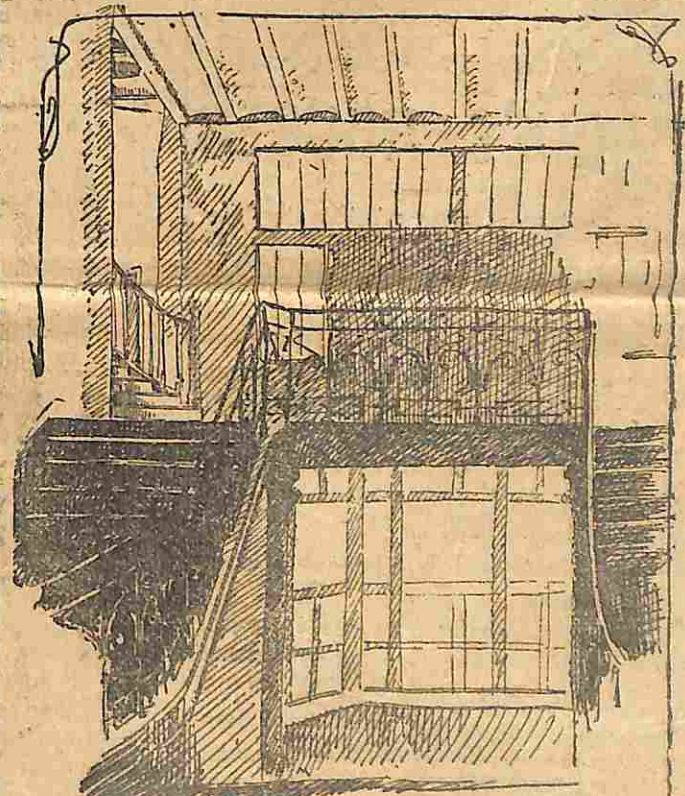
et le pasteur Hoccart, des catholiques comme MM. de Smet de Borman, Nieuve et Théodor — oui, parfaitement, le Théodor des doctrinaires — des anarchistes comme Henri Weysman, et des radicaux comme Emile Feron et Victor Arnould.

A la dernière conférence de ce maître du journalisme belge, se produisit un curieux incident; Arnould devait parler de la représentation des intérêts et avait convié à sa conférence deux sénateurs catholiques, le duc d'Ursel et le comte de Pret-Lose de Callesbergh.

On était alors au feu de la bataille révisionniste et l'hostilité des deux sénateurs catholiques à la cause du S. U. était connue de tous; ils furent néanmoins reçus avec déférence, presque avec cordialité, non à cause de leurs titres et particules, mais parce que, bravant les préjugés, ils étaient venus au peuple, pour discuter avec lui la réforme constitutionnelle.

Le Parti Ouvrier eut du reste la bonne inspiration de porter devant l'opinion publique, toutes les graves questions du moment. On discuta à la Maison du Peuple, dans de retentissants débats contradictoires, l'émigration, la fermeture des frontières, les installations maritimes de Bruxelles, la bourse du travail, les règlements d'atelier, le contrat de travail, l'annexion du Congo, la fédération des communes, les accidents du travail, et le projet de loi sur les unions professionnelles. Faut-il rappeler que c'est à la Maison du Peuple que fut virtuellement créée la coopérative intercommunale des eaux qui fonctionne dans les grands faubourgs de Bruxelles ?

Cette préoccupation de rattacher le mouvement socialiste à toute revendication légitime, à toute aspiration de la foule, appa-



Le Bureau de la Fédération Bruxelloise

rait à chaque instant dans l'histoire du Parti ouvrier bruxellois.

C'est lui qui seul sut l'honneur de fêter le centenaire de la Révolution française; le 14 juillet 1890, on vit défiler à Bruxelles un immense cortège de travailleurs acclamant les libertés proclamées — et non réalisées.

Les socialistes savaient aussi honorer les combattants de 1830. Au pèlerinage de septembre, ils allaient déposer des couronnes rouges sur le socle du monument de la place des Martyrs, et de sa voix mâle et cuirée, Jean Volders haranguait alors la foule, disant aux vieux combattants que la bourgeoisie censitaire avait escamoté leur œuvre révolutionnaire.

Quand, enfin, la ville de Bruxelles inaugura la statue d'Agneessens, la Fédération bruxelloise, représentation véritable de la classe ouvrière organisée, revendiqua la place d'honneur dans le cortège qui alla à la

Une cave avec four à pain fut louée dans un cabaret de la chaussée de Gand. Le siège social était situé là tout près, à l'estaminet Kammans, 202, rue de Flandre.

Un autre bureau siégeait au cabaret *le Singe*, rue de la Putterie, le dimanche matin, de 10 à 11 heures, et le lundi de 8 à 9 heures du soir.

Les 700 fr. furent consacrés à l'achat du matériel : charrette, chien, pétrin, etc., ainsi qu'à quelques sacs de farine. La farine se vendait alors, si nous nous souvenons bien, de 32 à 33 fr. les 100 kilos et le pain de 35 à 38 centimes le kilogr.

Faut-il dire combien nous fûmes heureux et fiers, les camarades et moi, lorsque nous vîmes sortir la première charrette à pain de notre Boulangerie coopérative ouvrière ?

La première semaine, la fabrication s'éleva à environ 650 pains d'un kilogr. Les débuts furent difficiles.

Pour gagner de nouveaux membres, il fallait vaincre bien des résistances. L'habitude du boulanger auquel on prenait du pain depuis des années, le crédit, les services rendus par les boulangers pendant le cours d'une maladie, tels étaient les principaux obstacles qu'il fallait vaincre, sans compter aussi l'indifférence des ouvriers.

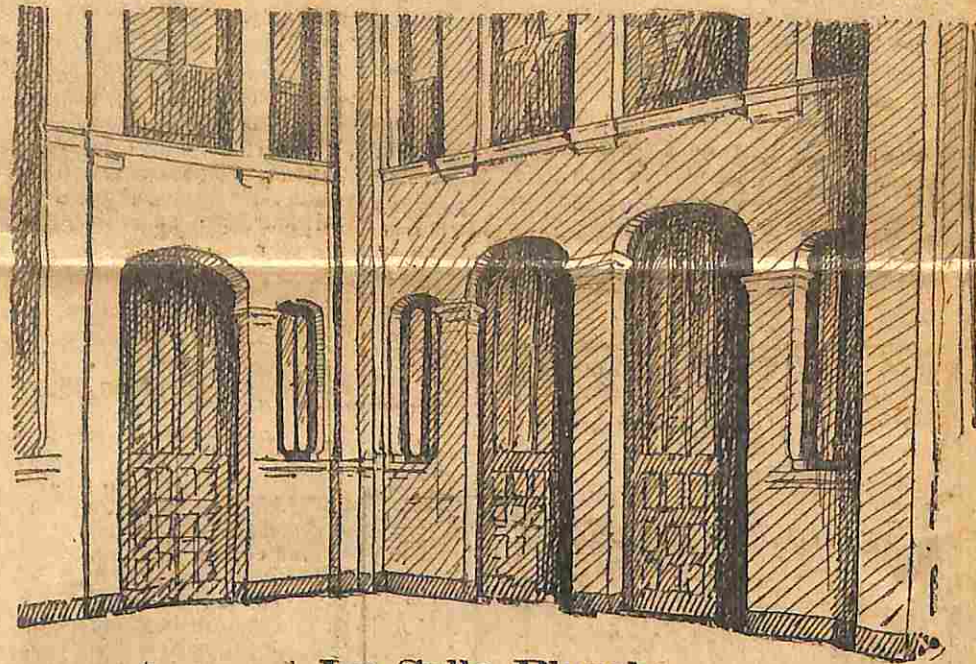
Peu à peu, cependant, le nombre des membres augmenta et la production du pain avec lui.

À l'origine, il fallait payer la farine au comptant. Les meuniers nous firent bientôt crédit et comme le dimanche matin les membres venaient acheter leurs jetons de pain, qu'ils payaient à l'avance, et que la farine ne devait se payer qu'après sa consommation, la coopérative eut quelques centaines de francs d'avance.

On songea alors à louer un local plus

1884. 34,846
février 1885. 42,057
août 1885. 52,434

entreprise en 1881, ne fit que grandir et prospérer et, pour ne parler que de la coopérative, le nombre des membres est



La Salle Blanche

BÉNÉFICES

Bilan fin février 1884	fr. 1,348.16
> > août 1884	> 1,365.53
> > février 1885	> 2,943.99
> > août 1885	> 3,146.40

actuellement cinquante fois plus élevé qu'en 1885. Les 340 ont fait des petits : ils sont 17,000 aujourd'hui ! **LOUIS BERTRAND**

Pour montrer les progrès réalisés, deux chiffres suffiront :
En 1885, la production totale s'est élevée, pour toute l'année, à environ 100,000 kilogr. de pain.
En 1898, 11 millions de kilogr. C'est-à-dire qu'en trois jours, on fabrique autant de pains aujourd'hui que pendant toute l'année 1885.
En 1884-85 le pain se vendait cher chez les boulangers : 38 à 40 centimes le kilogr.

VERS L'IDÉAL

Toute lumière et toute force, — aux quatre coins de l'horizon, ouverte au soleil qui l'inonde, appuyée sur une musculature de fer qui la dresse, indestructible, la *Nouvelle Maison du Peuple* de Bruxelles apparaît face à la capitale qu'elle domine, comme à l'avenir qu'elle évoque.

Du haut de la terrasse, tous les monuments du bas de la ville, semblent se presser à ses pieds : c'est Sainte-Gudule et, çà et là, une série de clochers, émergeant alentour ; c'est la lourde Colonne du Congrès, et dans le lointain, cette légère fantaisie architecturale de Laeken, avec la statue du premier Léopold ; à droite, c'est le Palais des Arts, avec ses marbres et ses bronzes, à gauche, c'est l'Athénée, d'aspect modeste mais d'un bloc massif ; c'est encore la flèche dentelée de l'Hôtel de ville, surmontée de l'archange libérateur, et plus loin, c'est la Bourse, sphinx énorme et grouillant ; enfin c'est un fouillis d'animation, de rumeurs et d'entre-croisements, un tumulte de vie et de lutte, qui se répercute par dessus les toits.

Et de l'autre côté, par les fenêtres de la salle des fêtes, se profile, dans une colossale sérénité, le Palais de Justice.

O transfiguration des choses ! La cathédrale et ses succursales, c'est la religion qui vient à son tour, payer son tribut de soumission au socialisme triomphant, la vieille foi qui s'incline devant la foi nouvelle !

Et qu'est-ce que la vétusté de la Colonne du Congrès, au sommet de laquelle paraît si petit, notre premier prince régnant, qu'est-ce que la fragilité du monument de Laeken, où le vieux monarque s'abrite encore, sinon l'hommage lige de la royauté qui vient enfin abdiquer, elle aussi, devant la souveraineté populaire !

Le Palais des Arts et l'Athénée, sur leurs solides assises, c'est la science et la culture esthétique servant de base au monde rayonné qui s'épanouira dans le vrai et rayonnera dans le beau !

L'Hôtel de ville avec l'archange libérateur, ce sont les vieilles franchises réno-

table, il jetait, aux auditeurs, de sa voix aigre et saccadée, les strophes des chants qu'il composait à ses moments perdus. La fête inaugurale l'avait particulièrement inspiré. Il avait substitué aux paroles de Rouget de l'Isle les mots que voici :

Hourrah, le peuple se réveille !
Depuis des siècles endormi,
Il se redressa, à merveille,
Devant le monument pourri (bis)
Inaugurons la Maison du Peuple,
Chantonons, hosannah, le bon pain...

Et bufons un verre de vin,
Buisque vous voilà tetans nos meuples !

Des perspectives réconfortantes s'éclaircissent devant nous et projettent des lueurs sur notre route. La multitude des laborieux, fraternellement confondus, se déploie dans le flamboiement du siècle prochain, en entonnant le chant de délivrance et de paix. Les engins de guerre sont réduits en poudre ; les haines se dissipent, comme les ténèbres de la nuit devant l'aube qui pointe. Une bienheureuse abondance règne. Le labeur est doux aux adultes, et l'étude aux adolescents.

Chacun besogne suivant ses aptitudes, tout le monde a le droit de boire et de manger suivant ses besoins ; et les besoins s'harmonisent avec les facultés.

Sinon toute peine, toute sujétion est bannie du travail, et seules, les forces naturelles nous sont plus étroitement asservies.

Partout les yeux se reposent sur des œuvres d'art. C'est une ère de sincérité, de respect et de solidarité. Quand une femme fait le don exquis d'elle-même, c'est d'amour. Les vieillards sont sacrés, et la ribambelle des enfants gazouilleurs, leur grimpe aux genoux, pour enchanter leurs communs loisirs et les rajeunir de toute leur vive jeunesse !

C'est le triomphe du socialisme, toute lumière et toute force !

Et voilà ce que nous avons entrevu du haut de la terrasse de la *Nouvelle Maison du Peuple*...

Ainsi chaque édifice populaire, qui surgit du sol, marque un pas en avant, vers notre idéal ! **JULES LEKEU.**

DES SOUVENIRS

Des souvenirs ? Ils surgissent nombreux de chaque coin de la vieille bâtisse qui, treize ans durant, abrita la famille ouvrière bruxelloise. Ils se détachent de chaque pan de mur ; leur bourdonnant essaim vient assaillir la mémoire à l'instant du départ. Et dans la fièvre d'enthousiasme et d'orgueil que provoque la vue de l'œuvre nouvelle, leur évocation jette la caresse infiniment douce de la mélancolie.

25 décembre 1836. L'année terrible dans l'histoire de la classe ouvrière belge. Une trombe de révolte a dévasté le pays noir : le bruit de la fusillade a couvert les clameurs des insurgés. Ceux qui ne sont pas tombés ont vu s'ouvrir devant eux les portes des prisons.

Est-ce l'heure du découragement ? Regardez plutôt. Le sang des victimes a enrichi la terre. Et partout, en Wallonie comme en Flandre, naissent et s'élancent audacieusement vers l'avenir des centaines d'organisations coopératives, coopératives politiques et éducatives.

Le Parti Ouvrier devient adulte ; il se sent à l'étroit dans son organisation primitive. Il lui faut sa propre maisonnée, un local où il puisse parler en maître. Les coopérateurs bruxellois, fondés il y a deux ans à peine, lui offrent l'hospitalité dans une vieille synagogue perdue au milieu d'un quartier morne, insoupçonné de la plupart des citadins...

Ce fut une inoubliable journée que celle où le Parti Ouvrier prit possession de son nouveau local. Une claire matinée d'été, oubliée par le Temps dans cet affreux mois de

table, il jetait, aux auditeurs, de sa voix aigre et saccadée, les strophes des chants qu'il composait à ses moments perdus.

La fête inaugurale l'avait particulièrement inspiré.

Il avait substitué aux paroles de Rouget de l'Isle les mots que voici :

Hourrah, le peuple se réveille !
Depuis des siècles endormi,
Il se redressa, à merveille,
Devant le monument pourri (bis)
Inaugurons la Maison du Peuple,
Chantonons, hosannah, le bon pain...

Et bufons un verre de vin,
Buisque vous voilà tetans nos meuples !

On ne se contentait pas de chanter à la *Maison du Peuple*; toute une jeunesse avide de choses neuves, désireuse de voir des horizons plus vastes, monta vers l'humble local ouvrier. Et spontanément, voulant connaître ce mystérieux socialisme qui l'attirait et la fascinait, elle se mit à l'étude. La littérature socialiste — du moins pour ce qui concerne les livres accessibles à la classe ouvrière — n'était pas bien riche. Mais après avoir devoré sans bien digérer un peu de Marx, de Blanqui, de Guesde, le tout pimenté d'un peu d'anarchie, de Krapotkine et de Malato, on se jetait tête baissée dans la bataille des idées. Et c'étaient d'interminables discussions sur le régime de l'avenir, sur la supériorité du communisme comparé au collectivisme. Je me souviens d'un mémorable débat qui dura trois semaines, pour établir que le « bon de travail » délivré en régime collectiviste devait avoir la valeur proportionnelle au travail accompli et non au nombre d'heures fournies à la tâche.

Quand, vers minuit, après ce choc tumultueux de quelques idées et de beaucoup de phrases, la lumière allait se faire dans nos esprits, le gérant s'approcha hypocritement des luminaires et d'un tour de robinet nous jeta dans l'obscurité.

À côté de ces discussions un peu oiseuses mais qui révélaient chez la jeunesse socialiste un ardent désir de savoir, le Parti Ouvrier convia très souvent ses auditeurs à des débats larges et élevés. Ce fut une première leçon de tolérance donnée aux partis bourgeois par les « jacobins fanatiques » de la *Maison du Peuple*.

À la tribune de la rue de Bavière défilèrent des libéraux modérés comme M. Prins

raît à chaque instant dans l'histoire du Parti ouvrier bruxellois. C'est lui qui seul eut l'honneur de fêter le centenaire de la Révolution française, le 14 juillet 1889, on vit défiler à Bruxelles un immense cortège de travailleurs acclamant les libertés proclamées — et non réalisées — il y a cent ans. Tous les manifestants portaient à la boutonnière la feuille verte de Camille Desmoulins.

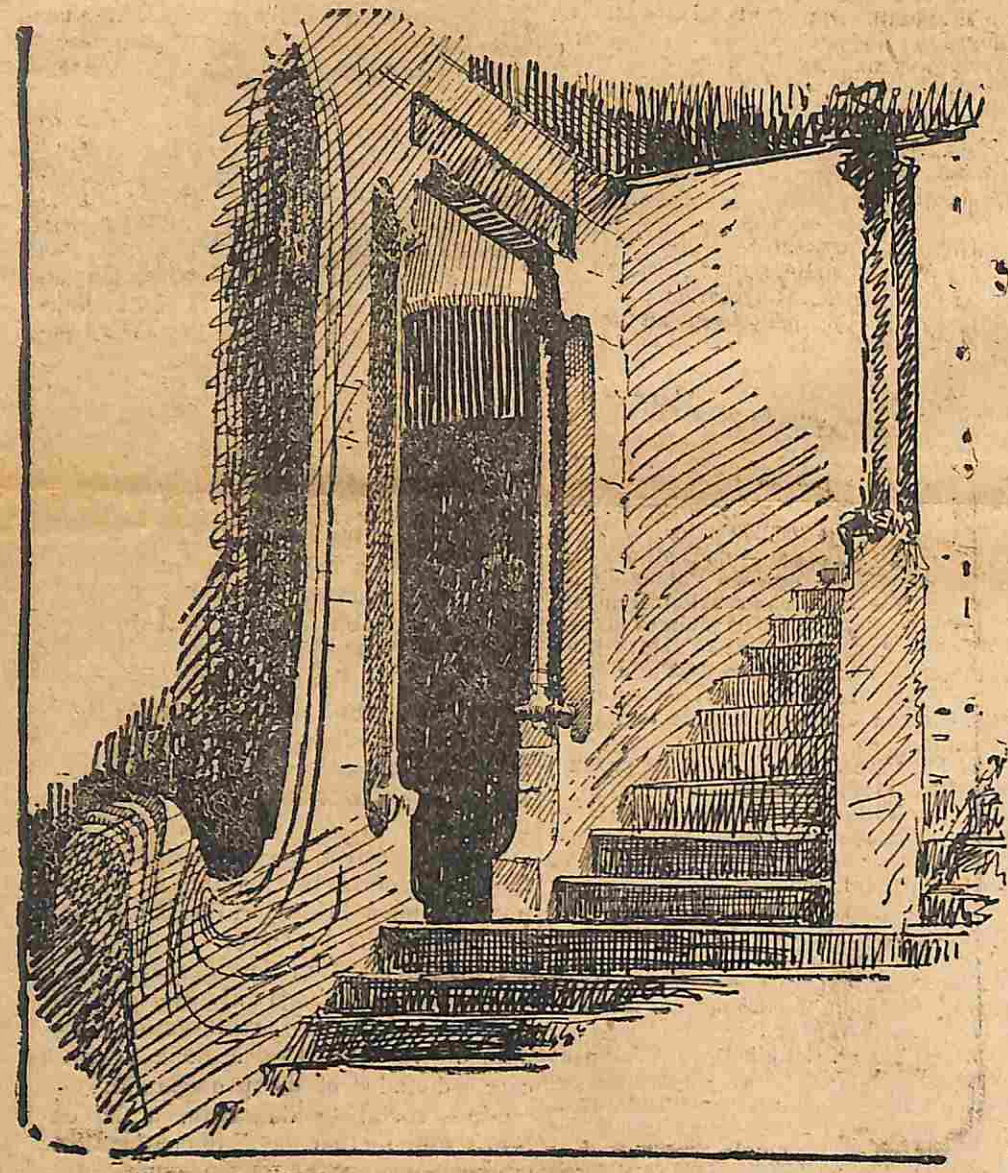
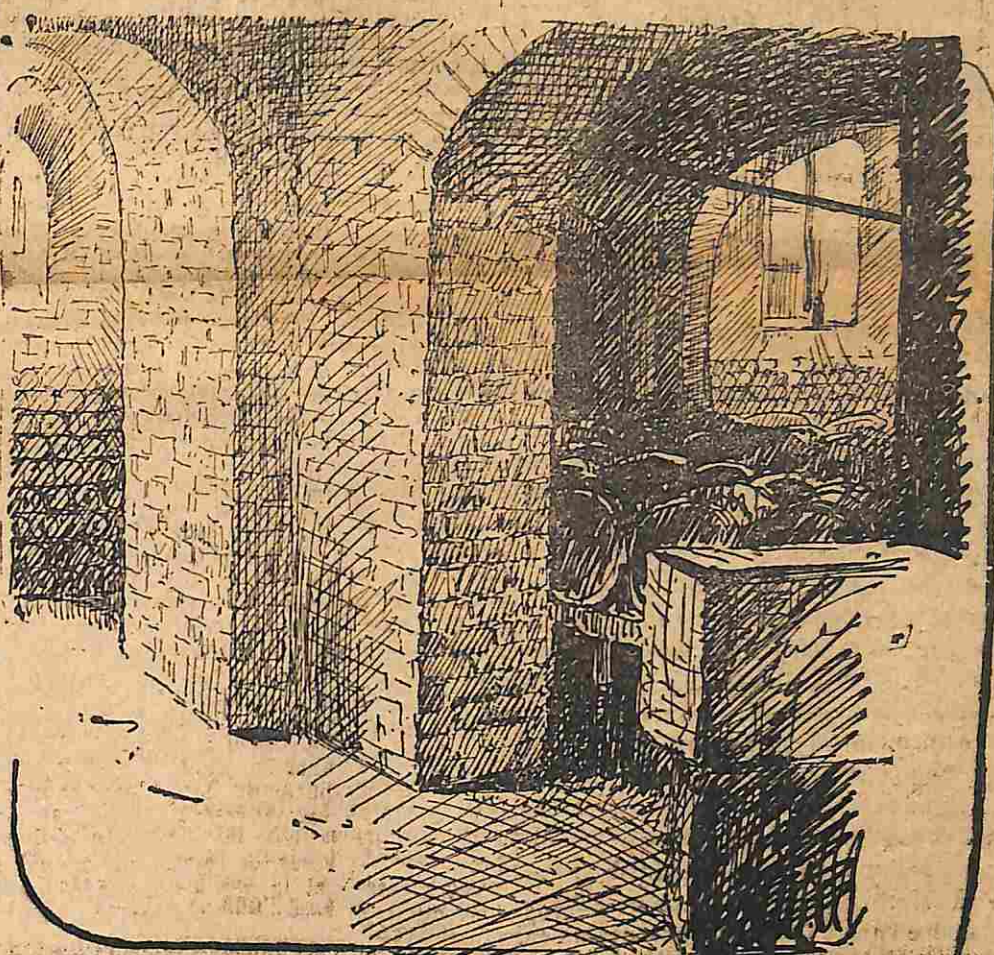
Les socialistes savaient aussi honorer les combattants de 1830. Au pèlerinage de septembre, ils allaient déposer des couronnes rouges sur le socle du monument de la place des Martyrs, et de sa voix mâle et cuivrée, Jean Volders haranguait alors la foule, disant aux vieux combattants que la bourgeoisie censitaire avait escamoté leur œuvre révolutionnaire.

Quand, enfin, la ville de Bruxelles inaugura la statue d'Agneessens, la Fédération bruxelloise, représentation véritable de la classe ouvrière organisée, revendiqua la place d'honneur dans le cortège qui allait saluer la mémoire du doyen de nos corporations. On voulut exclure du cortège nos bannières rouges. Le Parti Ouvrier manifesta tout seul et quand le bloc de son armée, précédé d'un faisceau de drapeaux écarlates, apparut devant le monument, une interminable acclamation monta de la foule.

Par leur attitude énergique, les socialistes avaient conservé à la fête son caractère de démonstration populaire et démocratique.

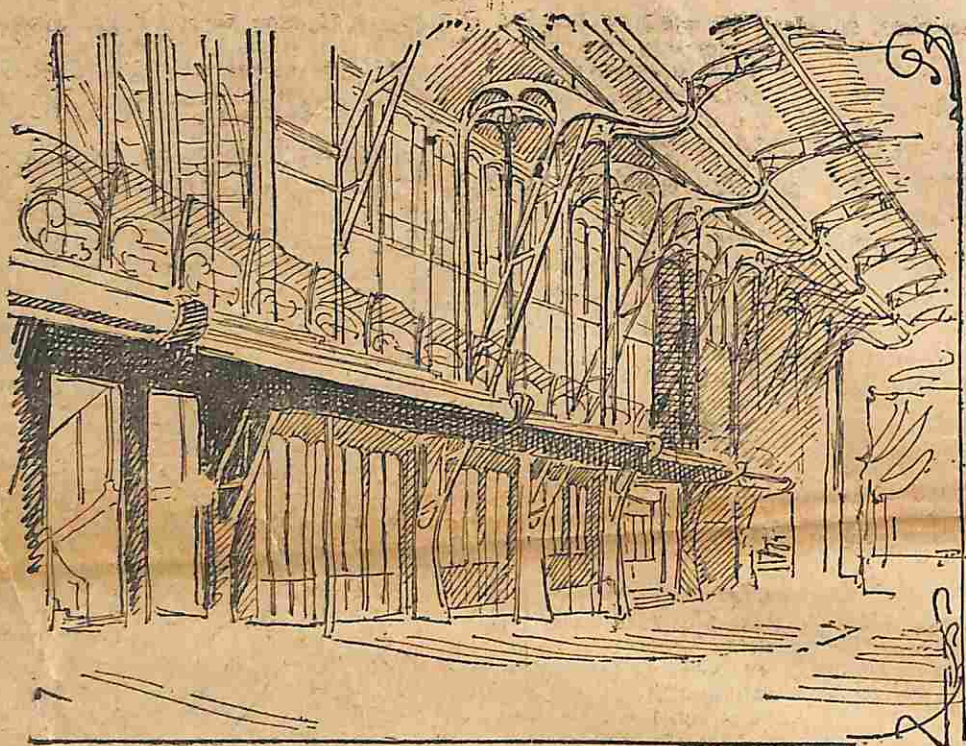
En 1891 se tint à Bruxelles le deuxième congrès international socialiste. La renommée de notre puissante et souple organisation nous avait valu cet honneur. Déjà l'on se sentait à l'étroit dans la *Maison du Peuple*; dans son pittoresque langage flamand, Anseele nous comparait à un adolescent vigoureux, mal à l'aise dans ses vêtements de première communion. A leur très grand regret, les congressistes durent transporter leur réunion à la *Salle Saint-Michel*, et les débats passionnés, parfois violents, de cette assemblée unique, eurent, dans la masse des travailleurs socialistes, une répercussion profonde.

Une fois les discussions closes, les adversaires se retrouvaient à la *Maison du Peuple*, et comme des enfants rassemblés au foyer, sentaient monter en leur être la chaleur bienfaisante de la fraternité. Ces soir-là, les vieilles salles de notre local avaient



Le Grand Escalier

Les Caves



La Salle des Fêtes

le pittoresque aspect des bars internationaux que l'on trouve dans tous les grands ports de mer. De toutes les tables fusaient les exclamations, les appels dans les dialectes les plus disparates. C'était la confusion des langues; « la tour de Babel », rugissait un féroce faiseur de mots.

Et l'on se montrait avec curiosité et déférence, les militants de l'Internationale nouvelle.

Je les revois tous tels qu'ils étaient alors: Jules Guesde, dont le masque sombre de fanatique exerçait une étrange fascination; Vaillant, dont l'allure de petit bourgeois échappé de sa villa contrastait avec son langage révolutionnaire; Liebknecht au profil noble, serein et austère, véritable médaille de chair et de vie; Domela-Nieuwenhuys, à la face douce et rêveuse évoquant l'image du Christ; Turati, ce vigoureux, gai, haut en couleur, dont la parole était un chant; et près de lui, exubérant, pétulant, à l'affût de toute attaque, un petit être tout de nerfs, Iglésias, représentant l'organisation embryonnaire du socialisme espagnol.

Il fallait l'entendre proclamer la nécessité de l'union des prolétaires; nous étions « carne de nostre carne, sangue de nostre sangue » — chair de notre chair, sang de notre sang — et ces paroles émanant de la langue espagnole une étrange énergie.

Impassibles et flegmatiques, les Anglais contemplaient l'exubérance et l'enthousiasme des continentaux; ils ne se dégelèrent que la veille du départ, au repas fraternel qui clôtura cette inoubliable assemblée. Quand ce fut leur tour de chanter, tous se prirent par la main et entonnèrent une vieille chanson écossaise qu'ils scandèrent de vigoureuses secousses dans les poignets!

Au milieu d'eux, courant de table à table, se prodiguant, se dépensant, Jean Volders apportait la bonhomie de son verbe jovial et franc. Devant les représentants du socialisme mondial, cette franchise, cette volonté énergique et cette robustesse incarnèrent les qualités maîtresses du prolétariat belge.

Il allait avoir besoin de force et de vigueur, le Parti Ouvrier, car pour conquérir la vie politique il allait employer l'arme terrible de la grève générale. Bien qu'elle fût préparée de longue date, il arriva qu'elle surgit dans les milieux où l'on s'y attendait le moins. C'est ainsi que le 11 avril au matin, alors que la presse avait à peine lancé le mot d'ordre dans le pays, on vit, poussées par un mystérieux instinct de solidarité, toutes les femmes de la chapellerie Vimenet quitter la besogne et revendiquer pour leurs frères le droit de vote. Leur cortège, fort de plusieurs centaines d'ouvrières, frappa de stupefaction la bourgeoisie de la capitale. Quand ces premières grévistes arrivèrent rue de Bavière, ce fut une explosion d'enthousiasme. Du moment où les femmes donnaient l'exemple, la partie était gagnée. Pendant huit jours, la Maison du Peuple fut

archibondée. Volders défendit l'idée de la rentrée au travail.

Vers minuit, il quitta la Maison du Peuple et je cheminai avec lui vers le Grand-Sablon; à la virile énergie de la veille avait succédé un profond abattement; dix années de bataille quotidienne avaient épuisé ce corps de géant, troublé ce clair esprit de pasteur des foules.

Après quelques paroles d'espoir en l'avenir du régime nouveau, il s'en fut vers Saint-Gilles, les jambes ployant sous le robuste corps et la tête trop lourde...



Camille Standaert

Administrateur-délégué de la Maison du Peuple

Le droit électoral était acquis. Le nouveau parlement devait être nommé. Et c'est autour de ce parti ouvrier, tant dédaigné quand les censitaires seuls faisaient la loi, qu'un appel, de sollicitations et de harangues. Dans le camp progressiste on caressait cette illusion, abandonnée depuis, qu'il était possible de fusionner, en une alliance purement anti-cléricale et sans autre programme que cet anti-cléricisme, les divers éléments du libéralisme et du socialisme. La masse ouvrière restait rebelle à ces appels; et elle avait de probantes raisons de se défier des doctrinaires.

On s'imaginait, à l'Association libérale, que les « chefs » seuls s'opposaient à la triple-alliance, et M. Paul Janson déclara que s'il pouvait parler aux ouvriers eux-mêmes, il comptait bien les convaincre de la nécessité

plus grande que jamais. Pénétrons-nous de sa grandeur, prenons conscience de sa force, donnons-lui en ce jour de joie toute la richesse de notre enthousiasme et chantons avec le poète:

Plus tard, quand on dira l'histoire
De ces jours bénis, triomphants,
Le récit de notre victoire
Fera l'orgueil de nos enfants.

FRANZ FISCHER.

Notre Œuvre

À Camille Standaert.

En cette radieuse année
Dont restera le souvenir,
L'œuvre superbe est terminée,
Œuvre d'espoir et d'avenir.

Sur sa base large et profonde
Repose le fier monument,
Dressant, à la face du monde,
Son faite vers le firmament.

L'heure suit l'heure et le jour passe
Pour des le demain toujours sûrs,
Mais, bravant le temps et l'espace,
Lui, verra les siècles futurs.

On a pour lui livré bataille
Et luté des jours et des jours,
Mais, le voulant à notre taille,
Nous le faisons plus grand toujours.

Frères, en ce jour mémorable,
Le cœur battant, accourez tous!
Fiers compagnons, peuple admirable
Venez le prendre: Il est à vous!

Regardez! pas de portes closes.
Regardez! car c'est là, demain,
Que l'on fera de grandes choses
Pour le bonheur du genre humain.

C'est là, dans ce lieu de merveilles,
Qu'on fera l'appel aux combats
Et c'est là qu'en d'ardentes veilles,
S'ouvriront de féconds débats.

C'est là qu'avec des mois de flamme,
Nos tribuns viendront nous parler,
Là, qu'on nous fera vibrer l'âme,
Là, qu'on pourra nous consoler.

C'est là qu'aux sources de l'étude,
Pleins d'ardeur, nous irons puiser
Et c'est là, touchante habitude,
Que nous viendrons fraterniser.

C'est là qu'en une heure inspirée,
Peuple, pour ennoblir ton sort,
Nous donnerons, tacite sacre,
À l'Art, son véritable essor.

C'est là que les jours de victoire,
Devant nos ennemis défaits,
Nous évoquons pour l'histoire,
Le souvenir de nos hauts faits.

Or donc, compagnons, que tout bouge,
En ce jour cher aux cœurs fervents
Et que notre fier drapeau rouge,
Haut levé, flotte au gré des vents.

Aujourd'hui, déposons le glaive:
Voici l'œuvre, suprême effort!
Et que partout ce cri s'élève:
Le Peuple est grand, le Peuple est fort!

JACQUES GUEUX.

La Fédération des Coopératives

Il y a dix-sept ans que s'ouvrait la Boulangerie la Maison du Peuple, dans de très modestes locaux, rue Van Artevelde.

Il y a presque vingt ans que Vooruit naissait, dans une cave, à Gand.

A en juger par la situation acquise par ces deux sociétés coopératives et aussi par celles de Jolimont, de Liège, d'Anvers, on peut prédire le même essor pour la Fédération des sociétés coopératives créée cette année, dans des conditions très modestes; on peut prévoir pour elle l'avenir des Wholesale Societies anglaise et écossaise.

La Fédération coopérative belge existe depuis trois mois sous une forme embryonnaire: son comité exécutif se réunit chaque semaine, rue des Sables, 35, dans une modeste chambre où, pour tout mobilier, se trouvent une table de bois blanc et six chaises; c'est entre ces quatre murs tout nus que défilent les représentants des grandes maisons de commerce, en quête

VERS LE PASSÉ

C'était quelques jours avant les fêtes inaugurales de la Nouvelle Maison du Peuple. A l'ancienne, place de Bavière, une table de vétérans, devisaient; et bien qu'une grosse joie, faite de légitime orgueil et d'espoir en l'avenir, gonflât leurs poitrines, comme une ombre, on sentait planer au dessus d'eux, la nostalgie du départ. Tel, à l'heure des adieux, le serrement de cœur de l'enfant qui s'arrache aux bras des siens pour marcher à la fortune!

Et c'était l'évocation familière de plus de quinze ans de lutte, toute l'histoire du Parti ouvrier, revivant dans les mémoires, et surgissant là, soudain, en bre's récits et en rapides féminisations, coupée tantôt de scènes émouvantes, tantôt d'épisoles gais, une brusque échappée vers le passé.

Après le lourd sommeil de défaite, qui succéda partout au superbe effort de l'Internationale, Gand se réveille, la première, et jette aux travailleurs belges, son mot d'ordre: « Coopération! »

Dès 1882, ce mot d'ordre est entendu et repris à Bruxelles; et cent modestes compagnons, épargnant sou par sou, au bout de l'an, arrivent à verser, chacun, les dix francs de leur action.

Oh, ce capital originel de mille francs, quel infime enjeu pour la formidable partie que les socialistes allaient désormais engager, pauvres d'argent, mais riches de foi, d'abnégation et d'enthousiasme.

Quoi! ceux qui sont à la peine ne parviennent qu'à misérablement gagner leur pain à la sueur de leur front! Eh bien, c'est à ce pain, acheté presque au prix de leur sang, que les travailleurs socialistes vont demander la rançon de leur relèvement et le salut de leur classe!

Et la coopérative est fondée; mais il n'y a pas encore de Maison du Peuple. C'était le temps des frères Eraerts, de Romain Van Loo, de Cassiman et de tant d'autres, qui furent les artisans de la première heure. On siégeait à la Grill de Bois, chez Kammans, porte de Flandre, un vieil établissement bruxellois, aujourd'hui disparu.

Pas de succursales! Et pourtant il fallait s'assurer la clientèle de tous les quartiers populaires.

Ce fut l'histoire de la montagne récalcitrante; vous savez bien, celle à qui l'on va, quand elle ne vient point!

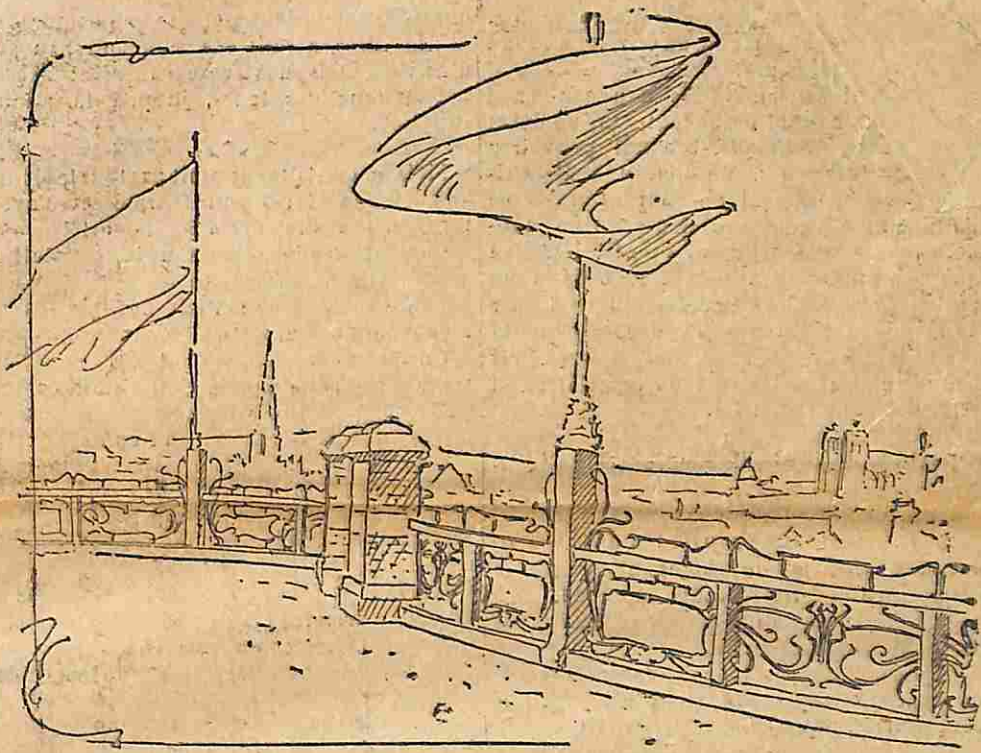
Et le samedi, un bataillon de dévoués, un énorme sac de je ons leur meurtrissant l'épaule, se répandait sur tous les points de la ville.

Chacun avait un estaminet, achalandé de travailleurs, puis, dans un coin du cabaret, dressait un paravent, improvisait un bureau de débit, et le défilé, commençait au guichet.

« Qui veut des jetons pour la semaine? »

Les ménagères étaient averties, et bientôt c'était dans la salle, une cohue de femmes, d'hommes et d'enfants, le heart fraternel de ce ux-là qui confusement avaient déjà conscience qu'ils ne pouvaient rien espérer qu'en se serrant les coudes.

En attendant son tour, on discutait ferme, et quelle féconde propagande! Ce qu'on débitait là, c'était bien plus encore l'idée socialiste que le pain de la coopérative!

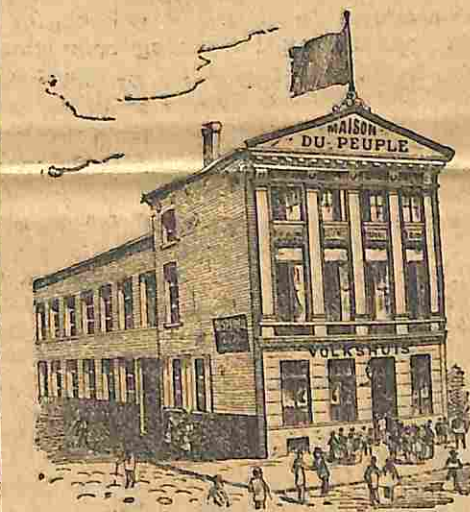


Le Panorama (de la Terrasse)

D'ailleurs, qui dira la croissante influence moralisatrice que la Maison du Peuple a exercée sur le plus grand nombre des travailleurs bruxellois?

La prévoyance, le souci du ménage, le respect du foyer, l'épargne, la sollicitude des enfants, l'amour de la famille, oui, ce sont les socialistes qui ont encouragé et favorisé l'expansion de toutes ces vertus, chez le peuple de la Capitale.

Et c'est pourquoi, comme le serpent sur la lime, la calomnie cléricale sur nos doctrines et nos œuvres, se brise en vain les dents!



Ancienne Maison du Peuple

Du dévouement! Il n'y a pas une pierre à notre vieille Maison du Peuple qui n'a coûté un sacrifice, à ceux qui nous ont devancés!

Et maintenant on rappelle les crises surmontées, le rappel battu chez tous les militants, à certains jours d'échéance, les courses entêtées pour sauver le crédit, aujourd'hui, si solidement assis, tant de galopades angoussées à travers la ville!

La bataille fut acharnée; et les capitalistes, dans l'ombre, ont tenté contre nous bien des manœuvres scélérates, pour nous couper la fourniture des farines.

C'était en septembre, à l'anniversaire de la Révolution de 1830, pendant les fêtes nationales.

Comme tous les marchands de bière, le propriétaire du Cygne avait bravement arboré le drapeau aux trois couleurs belges.

Ce jour-là, les socialistes avaient aussi organisé une fête chez eux. Qui sait? Pendant que la bourgeoisie célébrait les marrons tirés du feu, à son unique profit, les ouvriers voulaient peut-être rendre hommage aux gens du peuple qui s'en étaient allés se faire brûler, dans les fusillades du Parc et de la rue et qui, au lendemain de la Victoire, sous Léopold comme sous Guillaume, étaient bel et bien restés Gros-Jean comme devant.

Vous avez hissé le drapeau tricolore, expliqua-t-on au baes, c'est par ait, et nous n'avons rien à redire. Seulement, nous entendons, nous, faire flotter aux fenêtres du local, le drapeau rouge.

Le drapeau rouge, Grand-Place, hérissé au milieu des cérémonies officielles, qu'aurait-on dit à l'étranger? Autant vaudrait, dans les cortèges chamarrés des grands jours pompeux, jeter, comme un intrus, le vieux Bonhomme Misère!

En bon débitant de faro, le patron du Cygne se voila la face et interdit l'exhibition de l'étendard révolutionnaire.

Alors les socialistes n'étaient plus maîtres chez eux?

Eh bien, puisqu'on les obligeait à replier le drapeau rouge, ils plieraient tout à fait bagage, voilà!

Et c'est ainsi que le transfert à la place de Bavière fut décidé, par esprit de fidélité au symbole qui est le signe international de ralliement entre tous les travailleurs du monde.

Mais que d'hésitations, que d'inquiétudes, quelle crainte, au moment de faire ce pas décisif en avant! Songez donc, une modeste coopérative ouvrière, encore à ses débuts, louer un immeuble de 4.000 francs par an! C'était proclamer qu'on allait tenter la conquête de la ville entière. L'entreprise n'était-elle pas prématurée? Avait-on les moyens assez solides? N'allait-on pas tout compromettre? La classe ouvrière comprendrait-elle l'appel de la Maison du Peuple?

Le débat fut ardent, mais les timorés ne purent résister à l'assaut des enthousiastes; car ce n'étaient plus seulement des croyants, c'étaient des voyants, que les Bosiers, les Geesbergen, les Crusiau, le Beudin et tous ceux qui, avec César De Paeppe et Romain Van Loo — dont le nom se retrouve à chaque péripétie du passé, aujourd'hui ressuscité — se firent dans des harangues enflammées, les annonceurs des destinées qui

prirent par la main et entonnèrent une vieille chanson écossaise qu'ils scandèrent de vigoureuses secousses dans les poignets!

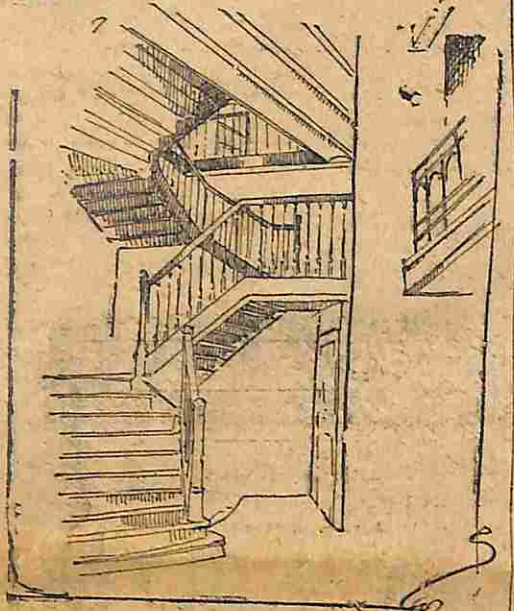
Au milieu d'eux, courant de table à table, se prodiguant, se dépensant, Jean Volders apportait la bonhomie de son verbe jovial et franc. Devant les représentants du socialisme mondial, cette franchise, cette volonté énergique et cette robustesse incarnaient les qualités maîtresses du prolétariat belge.

Il allait avoir besoin de force et de vigueur, le Parti Ouvrier, car pour conquérir la vie politique il allait employer l'arme terrible de la grève générale. Bien qu'elle fût préparée de longue date, il arriva qu'elle surgit dans les milieux où l'on s'y attendait le moins. C'est ainsi que le 11 avril au matin, alors que la presse avait à peine lancé le mot d'ordre dans le pays, on vit, poussées par un mystérieux instinct de solidarité, toutes les femmes de la chapellerie Vimenet quitter la besogne et revendiquer pour leurs frères le droit de vote. Leur cortège, fort de plusieurs centaines d'ouvrières, frappa de stupefaction la bourgeoisie de la capitale. Quand ces premières grévistes arrivèrent rue de Bavière, ce fut une explosion d'enthousiasme. Du moment où les femmes donnaient l'exemple, la partie était gagnée. Pendant huit jours, la *Maison du Peuple* fut le véritable arsenal de cette bataille plus ou moins pacifique. La fièvre était en l'air; les résolutions folles que l'héroïsme engendre étaient débattues avec feu.

A tout instant apparaissait l'un ou l'autre compagnon, la tête bandée, venant faire le récit des rencontres dans la rue; la police avait reçu la consigne de frapper à la tête et l'exécutait à la lettre.

Un jour, dirigée par un dément qui doit encore être dans les cadres, la police se montra particulièrement brutale; on se dit que puisque la *Maison du Peuple* était le foyer de l'agitation, c'était là qu'il fallait l'éteindre. Et l'on décida le siège de notre maison, sans plus.

Les salles se trouvaient bondées de femmes et d'enfants venant chercher leur pain; tout à coup, sans prévenir personne, les policiers voulurent, sabre au clair, faire irruption dans l'établissement socialiste. Cette agression bestiale et insensée leur coûta cher;



L'Escalier du Magasin de Confections

des compagnons grimperont aux étages, y déverrouillèrent des centaines de verres à bière et les firent pleuvoir sur les assaillants. Ceux-ci battirent en retraite, mais barricadèrent les rues voisines afin de garder leurs prisonniers dans cette sorte de surlucarne.

Ils avaient compté sans le téléphone. On prévint d'autres socialistes rassemblés dans un local voisin; ceux-ci se formèrent en bande et «vinrent repêcher» les policiers; ces étranges gardiens de l'ordre tombèrent dans le piège, et suivirent les manifestants qu'ils dispersèrent du reste. Mais ils avaient quitté leur poste et débloqué la *Maison du Peuple*.

Pendant huit jours, ces escarmouches continuèrent; quand le 18 avril, la Chambre eut inscrit l'universalité du vote dans la Constitution et que le parti ouvrier eut accepté cette concession, ce fut bien autre chose. On comprenait l'importance de la rançon, mais déjà — autant que les faits l'ont prouvé — la flagrante inégalité du vote plural révoltait tout le monde. Pendant des heures, au milieu de la fournaise d'une salle



Camille Standaert

Administrateur-délégué de la Maison du Peuple

Le droit électoral était conquis. Le nouveau parlement devait être nommé. Et c'est autour de ce parti ouvrier, tant dédaigné quand les conseillers seuls faisaient la loi, un assaut d'appels, de sollicitations et d'objurgations. Dans le camp progressiste on caressait cette illusion, abandonnée depuis, qu'il était possible de fusionner, en une alliance purement anti-cléricale et sans autre programme que cet anti-cléricisme, les divers éléments du libéralisme et du socialisme. La masse ouvrière restait rebelle à ces appels; et elle avait de probantes raisons de se défier des doctrinaires.

On s'imaginait, à l'Association libérale, que les «chefs» seuls s'opposaient à la triple-alliance et M. Paul Janson déclara que s'il pouvait parler aux ouvriers eux-mêmes, il comptait bien les convaincre de la nécessité de la coalition anti-cléricale.

Il vint à la *Maison du Peuple*, avec ses amis Féron, Robert et Georges Lorand.

Pendant près de deux heures, le tribun mit au service de sa conviction l'éloquence la plus belle; il fut tour à tour persuasif, caressant, ému, menaçant, rugissant, tragique, beau toujours! Sa voix souple prit la mélodie de la vague berceuse, le fracas de l'orage; la salle resta froide et impassible. Ils étaient là plusieurs centaines de travailleurs, qui tous respectaient et aimaient le vieux lutteur de la démocratie; pas un ne l'applaudit. Simplement, avec leur robuste logique, des travailleurs manuels firent ressortir l'inanité du rêve poursuivi par les progressistes.

Vers minuit, M. Janson et ses amis se retirèrent; ils étaient battus. Au seuil de la porte, le tribun s'arrêta; l'amertume de la défaite s'était dissipée et, plein d'admiration pour ces obscurs ouvriers qu'il n'avait pu convaincre, il s'écria: Quels hommes! Quel parti!

Après les frénétiques enthousiasmes des premières victoires, vinrent les jours de deuil. Un soir, on apprit que l'épouvantable agonie intellectuelle de Volders — elle dura près de deux ans — avait pris fin. Depuis longtemps on était préparé à la fatale nouvelle et cependant — par la foi instinctive que tous ont en la vie — on espérait encore. Quand se répandit le bruit de la mort de Volders, on eut l'impression de voir, dans les flancs du monument bâti en dix ans, s'ouvrir une brèche effrayante.

Faut-il rappeler ces inoubliables funérailles? Elles furent émouvantes et belles, mais elles n'eurent pas la grandeur tragique du cortège qui la veille avait ramené de l'asile à la *Maison du Peuple* les restes de notre pauvre ami. Deux ou trois cents compagnons étaient allés à la rencontre du char funèbre, tout au haut de la chaussée de Louvain. Derrière la bière marchait, stoïque et ferme, la vieille mère de Jean, soutenant, encourageant, exhortant l'infortuné père dont les sanglots scandaient la marche lente. Ce groupe noir précédé du char funèbre qu'éclairaient les lanternes, prenait dans la nuit brune les formes fantastiques et terribles de quelque monstre roulant des yeux de feu.

La rue de Bavière semblait un coin de ville assiégée; toutes les fenêtres étaient fermées; aux façades se balançaient les drapeaux dont la flamme rouge s'obscurcissait du crépe lugubre. Sur le pavé, attendait depuis des heures une foule compacte de femmes recueillies, en larmes. Pour la dernière fois, Volders rentra à la *Maison du Peuple*.

Au dehors, tout était douloureux et sombre. A l'intérieur ce fut un éblouissement de vie, de lumière et de couleurs. Les centaines de gerbes, couronnes et palmes formaient autour du sarcophage un merveilleux jardin; la caresse de ces innombrables fleurs arrêtait les larmes dans les yeux et berçait la douleur. L'obsédante image de la mort s'évanouissait et la cérémonie funèbre devenait l'apothéose d'une vie, la glorification d'une œuvre!

Cette œuvre est debout, plus florissante et

JACQUES GUEUX.

La Fédération des Coopératives

Il y a dix-sept ans que s'ouvrait la Boulangerie la *Maison du Peuple*, dans de très modestes locaux, rue Van Artevelde. Il y a presque vingt ans que *Vooruit* naissait, dans une cave, à Gand.

A en juger par la situation acquise par ces deux sociétés coopératives et aussi par celles de Jolimont, de Liège, d'Anvers, on peut prédire le même essor pour la Fédération des sociétés coopératives, et, cette année, dans des conditions très modestes; on peut prévoir pour elle l'avenir des *Wholesale Societies* anglaise et écossaise.

La Fédération coopérative belge existe depuis trois mois sous une forme embryonnaire: son comité exécutif se réunit chaque semaine, rue des Sables, 35, dans une modeste chambre où, pour tout mobilier, se trouvent une table de bois blanc et six chaises; c'est entre ces quatre murs tout nus que défilent les représentants des grandes maisons de commerce, en quête de clients, que se fait la correspondance souvent longue, que se prépare le travail des jours prochains, et que naissent les projets grandioses et hardis, les rêves d'avenir.

Modeste début, mais déjà combien encourageant!

L'idée de la Fédération coopérative est née avec le Parti Ouvrier: elle a mis dix ou douze ans avant d'être possible.

Des essais furent tentés à différentes reprises: ils échouèrent ou ils furent très éphémères. Ainsi, l'un des derniers, tenté par nos dévoués amis de Gand, se traduisit en tout et pour tout par trois ou quatre adhésions et deux ou trois demandes de renseignements.

Cette fois, l'œuvre semble en bonne voie. La Fédération des coopératives a reçu au congrès du 6 novembre, l'adhésion de 68 sociétés comptant 60 à 70,000 membres. Depuis trois mois qu'elle fonctionne, une correspondance suivie s'est établie entre elle et les groupes, concernant toutes les formes de l'activité de la coopération ouvrière: administration, comptabilité, vente et achat, fournisseurs et débouchés, conditions de travail, etc.

Sur les 10 sociétés de production et sur les 89 sociétés de consommation, il en est plus de la moitié avec lesquelles la Fédération se trouve en relation.

C'est un premier résultat; résultat inestimable. On éprouve le besoin d'un organisme nouveau qui renseignera les sociétés, qui coordonnera leurs méthodes, qui secondera leurs efforts et qui préparera pour un régime social prochain, l'organisation de la production et de la consommation.

La Fédération vit; elle marchera.

Avant la fin de l'année, elle aura réalisé les objets suivants, en bonne voie d'exécution:

- 1° Un prix-courant des marchandises vendues par les *Maisons du Peuple*;
- 2° Un prix-courant des marchandises fabriquées par nos sociétés coopératives de production;
- 3° Un magasin d'échantillons de tous les produits en vente dans les groupes affiliés;
- 4° L'achat en commun pour deux ou trois articles.

Et l'an prochain, la Fédération des sociétés coopératives prendra sa forme définitive: elle aura sa chambre consultative et son office d'achats et de ventes, puis après, ses magasins généraux et son ou ses moulins, et ses usines.

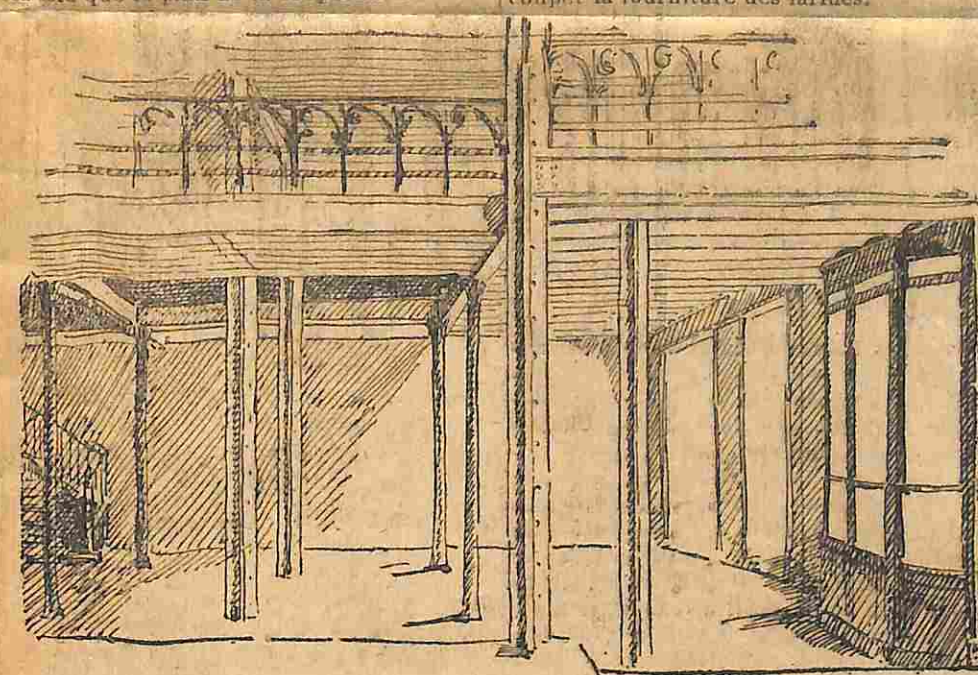
Dans cette œuvre grandiose, il est certain que la *Maison du Peuple* de Bruxelles comme *Vooruit* de Gand, *De Werker* d'Anvers, le *Progrès* de Jolimont et la *Populaire* de Liège seront les collaboratrices puissantes et fécondes du comité de la Fédération des sociétés coopératives socialistes.

ZÉO.

dressait un paravent, improvisait un bureau de débit, et le défilé, commençait au guichet.

« Qui veut des jetons pour la semaine? » Les ménagères étaient averties, et bientôt c'était dans la salle, une cohue de femmes, d'hommes et d'enfants, le heurt fraternel de ceux-là qui confusement avaient déjà conscience qu'ils ne pouvaient rien espérer qu'en serrant les cordes.

En attendant son tour, on discutait ferme, et quelle féconde propagande! Ce qu'on débattait là, c'était bien plus encore l'idée sociale que le pain de la coopérative!



Le Magasin de Confections

Le soir, on rentrait, harassé, au local; on montait faire son compte devant le caissier; et il avait fallu voir l'allure triomphante de ceux qui revenaient avec une ample recette; on riait, on échangeait des poignées de mains; à les contempler ainsi dans leur joie exultante et leur naïve fierté, on aurait juré que tout l'argent ramassé était à leur propre et seul profit!

Et malheur à celui qui rentrait la mine déconfite, n'ayant fait qu'une maigre distribution!

« Mais vous êtes en déficit sur la vente de la semaine dernière; voyons, ce n'est pas là, de la bonne besogne! »

L'air lamentable, le pauvre compagnon ainsi apostrophé par le caissier sévère, s'excusait; il avait, pourtant, rudement couru, attendu, interpellé les chalands au cabaret. Et dans cette défense attristée comme dans les récriminations injustes qui avaient accueilli le malchanceux, il n'y avait, au fond, qu'une même et admirable pensée de dévouement socialiste.

Ceux-là nous ont donné l'exemple...

Au reste, dans cette instauration rudimentaire, on retrouve partout la même pensée de dévouement.

Les premiers coopérateurs adoptèrent le prix courant des boulangeries, ou à peu près; et les bénéficiaires, ils les consacraient au recrutement des nouveaux affiliés.

Certes, dès ses débuts, l'œuvre avait provoqué un élan de sympathie chez la masse. Mais il fallait lutter contre le crédit, le livre noir, qui attache, dans un véritable servage, les ménagères pauvres à la boutique.

Or, à la coopérative, il n'y avait compte ouvert pour personne, pas de « pouf »! Alors quoi?

Sur les bénéfices abandonnés par les pionniers, on prélevait la somme nécessaire à la fourniture hebdomadaire d'un nouveau compagnon; et celui-ci remboursait dans la suite, ce prêt sur ses bénéfices.

Dans ce système ingénieux d'avances sans crédit, il n'y eut pas de mécompte, et rien n'atteste mieux l'intrinsèque probité de la classe ouvrière.

Ancienne Maison du peuple

Du dévouement! Il n'y a pas une pierre à notre vieille Maison du Peuple qui n'a coûté un sacrifice, à ceux qui nous ont devancés! Et maintenant on rappelle les crises surmontées, le rappel battu chez tous les militants, à certains jours d'échéance, les courses enfiévrées pour sauver le crédit, aujourd'hui, si solidement assis, tant de galopades angossées à travers la ville!

La bataille fut acharnée; et les capitalistes, dans l'ombre, ont tenté contre nous bien des manœuvres scélérates, pour nous couper la fourniture des farines.

bagage, voilà!

Et c'est ainsi que le transfert à la place de Bavière fut décidé, par esprit de fidélité au symbole qui est le signe international de ralliement entre tous les travailleurs du monde.

Mais que d'hésitations, que d'inquiétudes, quelle crainte, au moment de faire ce pas décisif en avant! Songez donc, une modeste coopérative ouvrière, encore à ses débuts, louer un immeuble de 4,000 francs par an! C'était proclamer qu'on allait tenter la conquête de la ville entière. L'entreprise n'était-elle pas prématurée? Avait-on les fonds assez solides? N'allait-on pas tout compromettre? La classe ouvrière comprendrait-elle l'appel de la Maison du Peuple?

Le débat fut ardent, mais les timorés ne purent résister à l'assaut des enthousiastes; car ce n'étaient plus seulement des croyants, c'étaient des voyants, que les Bosiers, les Geesbergen, les Crusiau, le Beudin et tous ceux qui, avec César De Paepe et Romain Van Leo — dont le nom se retrouve à chaque péripétie du passé, aujourd'hui rassurée — se firent dans des harangues enflammées, les annonceurs des destinées qui attendaient l'œuvre et le parti.

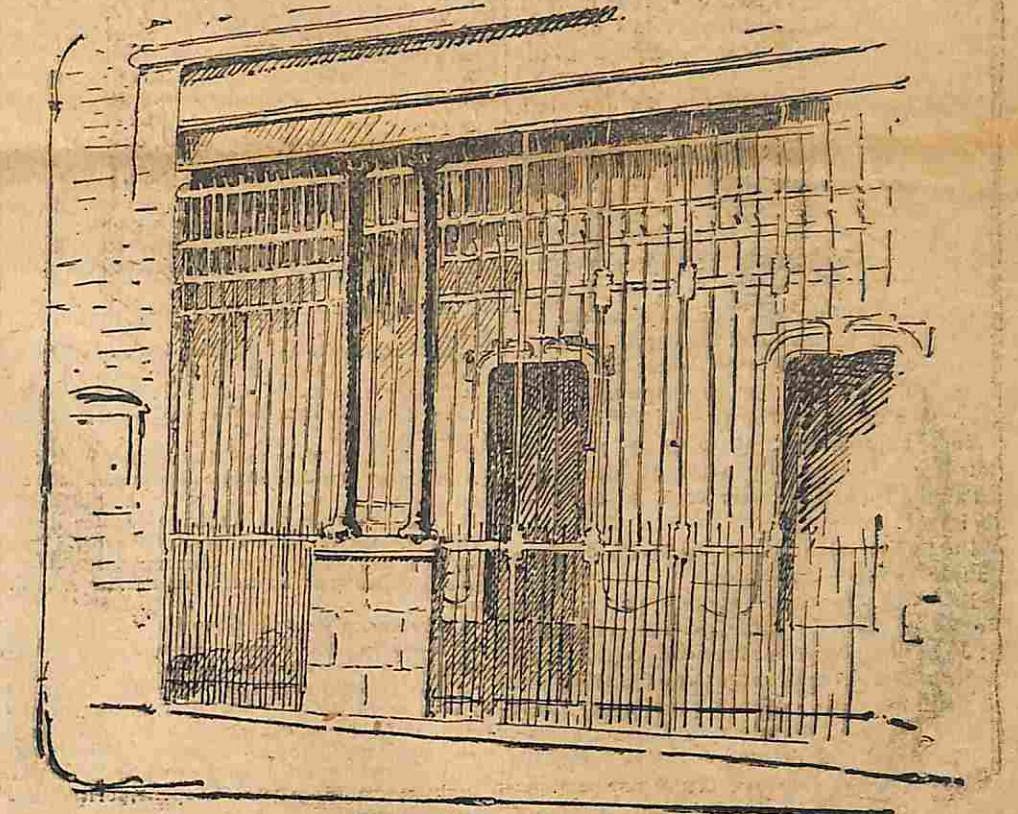
En règle générale, nous ne savons rien de plus impressionnant ni de plus significatif que les grandes discussions qui s'ouvrent au sein des groupes ouvriers.

Combien de fois nous avons pensé que, si, d'entre nos adversaires, ceux qui nous comptaient de bonne foi, pouvaient assister, sans parti-pris, dans des circonstances graves, à l'une de nos mémorables séances, les écaillés leur tomberaient des yeux; combien de fois, nous nous sommes dit que c'est là seulement qu'on prend contact avec le mouvement du parti ouvrier, avec la conscience socialiste.

La solennité n'est pas dans l'emphase des discours; on déteste l'emphase, on n'aime pas les discours; la solennité est dans le sentiment général de la responsabilité commune et dans l'effort de tous, vers la solution qui doit être le salut.

Dans les assemblées bourgeoises, en pareille occurrence, les chefs, en d'éloquentes tirades, avec trémolos à la clef, pathétisent la crise traversée et finissent par jeter du haut de la tribune, le mot d'ordre, d'avance accepté.

Chez nous, la discussion est une véritable communion des esprits et des cœurs. On ne parle pas pour soi, mais pour les autres, c'est-à-dire pour l'intérêt commun; personne ne songe à l'effet oratoire, chacun s'exprime comme il peut, et il est des moments, tant, devant des sincères, celle-là restera l'expression la plus forte, qui sera la plus simple, ou l'on est tenté de penser: « tant pis pour



La Boucherie

celui qui parle trop bien. » Combien de fois, d'une apostrophe topique, un ouvrier a récuté tout un long discours!

Certes, il est aussi des nouveau-venus qui prématurément se lancent dans un débat à la *Maison du Peuple*, croyant pouvoir y apporter des mœurs, un ton, une dialectique, des procédés qui ne cadrent plus avec l'allure réfléchie et consciente de nos délibérations. On sourit, on patiente, il arrive qu'on s'énerve, nul n'écoute; ceux-là ne parlent pas encore le langage du parti; car le même qu'il est une science, faite de la connaissance des choses, des œuvres, des besoins et des aspirations du prolétariat, il est une langue socialiste.

Les vétérans ont gardé souvenir de l'épique assemblée générale de 1889.

La *Maison du Peuple* prospérait; et soudainement, voici qu'une poussée égoïste s'était dessinée; c'était la levée des mangeurs de pain contre les propagateurs de l'idée.

La bataille éclata sur la reprise du *Peuple* par la *Maison du Peuple*.

Boycotté, mis à l'index, sans ressources pour lutter contre la concurrence des feuilles bourgeoises, notre journal périodait.

A ce moment, on fut d'avis que, pour le sauver, il fallait confier son existence à la *Maison du Peuple*; plus tard, on y renonça, et la crise fut conjurée.

Mais quel combat que ce débat!

Les coopérateurs, avides de bénéfices, se dressaient devant les socialistes, obstinés à tout sacrifier à l'organisation, à l'éducation et au relèvement de la classe ouvrière toute entière.

Jamais plus belle victoire ne fut remportée; après beaucoup d'autres, Romain Van Loo, à cette époque administrateur-délégué, se leva; il rappela les premiers efforts, tant de dévouements prodigués, tant d'épreuves vaincues. Et pourquoi? sinon pour organiser une classe ouvrière, enfin solidarisée! Et maintenant, voilà ce qu'on voulait détruire et renier! La *Maison du Peuple* sans le *Peuple*, c'était le corps sans l'âme; le parti ouvrier sans journal, il était sans voix, sans action directe et quotidienne sur le masses!

Non! non! La *Maison du Peuple* resterait fidèle à son origine. Et que la coopération plutôt périsse, si elle ne devait pas rester socialiste!

Ce fut un moment d'inoubliable émotion; la salle conquise frémissait et César De Paeppe, qui incarnait si bien la lutte pour l'idée, en guise de péroraison, donna, sur l'estrade, l'accolade à Romain Van Loo, qui venait de réveiller l'âme des vieux coopérateurs.

« Chère vieille *Maison du Peuple*, à bas, rue Joseph Stevens, nous allons être installés dans un palais, mais y retrouverons-nous la bonne intimité familiale des soirées d'autan? » Ainsi s'exclame un camarade, la physionomie mélancolique.

Et bientôt affluent les plus attachants souvenirs.

Ce sont les joyeuses « goguettes » de naguère, dans la salle d'arrière, au rez-de-chaussée, en ces derniers temps, envahie par tant de services divers.

L'entrée était libre; en régime socialiste, art et plaisir seront gratuits et à la portée de tous.

Se pressaient là nombre de familles de dévoués, qui y conduisaient la ménagère et les enfants; on buvait un bon verre de faro, et nulle part, l'atmosphère n'était plus cordiale.

La réunion désignait un président, chargé du maintien de l'ordre et de la décence, il s'installait sur une estrade basse où bientôt défilait une troupe de chanteurs amateurs.

Les francs éclats de rire! les braves enthousiastes! Quelquefois, quand on entonnait un chant révolutionnaire, tout le monde, au refrain, debout, reprenait en chœur; on se tenait par la main, on levait haut le front, on regardait l'avenir, l'espoir dans l'âme et presque le défi dans le regard. A ces heures-là, on sentait qu'on s'aimait, allez, et que ce

quand le canon tonna et que le steamer fendit les flots, agitait des mouchoirs, au port d'Anvers, tels des frères auraient accompagné deux des leurs, jusqu'à la minute suprême.

Mais on ne s'attendrissait pas tous les jours, à l'ancienne *Maison du Peuple*, et d'aventure, on s'esbaudissait à cœur-joie!

Chantons-les jusqu'au bout les couplets de notre: « T'en souviens-tu ».

Teniers eût été content des vivants tableaux de nos kermesses flamandes.

On les improvisait en quelques jours d'entraînement et de belle humeur, et c'était comme un changement à vue, une métamorphose instantanée de la *Maison du Peuple*.

Tout le rez-de-chaussée, avec un tapis de paille, des touffes de verdure et des écussons de branches, prenait l'aspect d'un jardin rustique où s'alignaient les classiques glorieuses, au fond desquelles l'on se délectait d'énormes tartines au fromage blanc, dans la salle d'arrière, la foire battait son plein; il y avait là des tirs à trois coups pour dix centimes, des massacres d'innocents, des ménageries.

Oh, les ménageries! Volders, notre fauve géant au doux regard, se dressant en dompteur, le fouet à la main, au milieu des molosses de la boulangerie, qu'il avait de longue date apprivoisés à l'aide de friandises, chaque jour, à son passage au chenil; car si Jean avait l'amour des hommes, il lui fallait aussi l'amour des bêtes, et ce garçon d'or avait besoin de respirer dans une atmosphère toute de sympathie.

Ça et là, des groupes de chanteurs-ambulants circulaient; on faisait cercle.

Derrière un baraquement de toile, on entraînait voir, sur des tréteaux, la femme géante, le minuscule Bismarck, autrement dit le petit Ki-Ki, affublé de la longue robe d'une citoyenne de haute stature! Et c'était des pétérades d'hilarité.

Au premier étage, il y avait représentation dramatique, puis, bal populaire, avec accompagnement d'orgue de barbarie, sans parler de nos musées originaux qu'aucun bourgeois n'aurait visités sans frémissement, prenant au sérieux, nos fantaisies de croquemitanet!

Et la salle n° 5, là-haut, sous les combles, témoin de tant de réunions du conseil général, aux dates tragiques, alors transformée en arène d'athlètes. Quelles parties de lutte, mes amis! Et quel succès!

Et tout cela, tout cet élan, toute cette ardeur, toute cette émulation, pourquoi? Dans quelle pensée?

Le plus souvent, dans un but de solidarité internationale, tantôt pour le denier de la lutte, à la veille des élections allemandes de 1890, tantôt, en faveur des élections autrichiennes de 1895!

Et la Noël Rouge, avec les *Enfants du Peuple*, les trois arbres constellés, l'escalade de l'estrade encombrée de jouets et de friandises, par la ruée des petits en liesse, l'embrasement de la scène et la neige qui tombe à gros flocons, pendant que Schœpen entonne le lied dans la coulisse...

Et les fêtes ravissantes de fraîcheur et de grâce organisées par la *Jeunesse socialiste*! Et les solennités artistiques de l'*Echo du Peuple* et de notre *Harmonie*? Tout cela nous apparaît dans l'histoire de notre vieux local, comme le trophée des drapeaux rouges, qui domine nos cortèges.

Chère vieille *Maison du Peuple*, au moment de la séparation, nous te jetons, remués jusqu'au fond de l'âme, un regard ému d'adieu.

Ton escalier s'est usé, déformé, affaissé, bossué, sous la montée de nos syndicats et de nos unions, douze années durant, et il semble que les vieilles murailles ont craqué sous l'effort prodigieux de notre progressive expansion.

Nous te saluons une dernière fois, et nos yeux se reportent instinctivement vers la gravure au fusain, de Van Biesbroeck ad-

Grand Festival du 2 avril

Le comité organisateur informe les sociétés participantes et le public que, par suite des adhésions nombreuses, le Festival commencera à 2 heures très précises et non à trois heures ainsi que le mentionne l'affiche.

Chaque société ne pourra disposer que de vingt minutes pour exécuter les deux morceaux réglés mentaires, y compris le temps pour monter et descendre du kiosque.

Pour gagner du temps, les sociétés se tiendront prêtes au pied du kiosque, et nous prions les chefs de musique de distribuer d'avance aux musiciens les partitions des deux morceaux à exécuter.

Le comité organisateur compte sur l'appui et l'obligeance de tous les amis de province pour l'aider le plus possible dans cette circonstance difficile.

Voici les sociétés instrumentales qui prennent part au festival de dimanche 2 avril et l'ordre dans lequel elles se feront entendre.

Kiosque Place de la Chapelle

1. La Fanfare des Proletaires de Lessines, directeur: César Leclercq
2. La Fanfare socialiste les Vrais Artisans, de Limal.
3. La Fanfare les Vrais Amis, de Loupoigne, directeur: Léon Browet.
4. L'Harmonie du Vooruit, de Gand, directeur: Joseph Vandermeulen.
5. La Fanfare ouvrière, de Courcelles, directeur: Henri Bernard.
6. L'Harmonie des Travailleurs, de Verviers, directeur: Mathieu Vieuxtemps.
7. L'Harmonie ouvrière, de Craihem, directeur: Wauters.
8. La Fanfare l'Union des Mineurs, de Couillet, directeur: Anatole Courtois.
9. Le Vredeking, d'Anvers, directeur: Hasdentel.
10. La Fanfare ouvrière la Paix, de Roubaix.
11. La Fanfare socialiste, de Flénu, directeur: Vital Dalsant.
12. L'Harmonie la Persévérance, directeur: Alphonse Wilms.
13. L'Harmonie des Travailleurs Bralnois, directeur: Louis Sterckx.
14. La Fanfare socialiste Vooruit, de Willebroeck.

Kiosque Place du Sablon

1. L'Harmonie ouvrière de Mortlanwelz.
2. Les Amis Réunis, Fanfare ouvrière d'Ophaim, directeur: Alph. Wilms.
3. Le Réveil social, Fanfare de Strimont, directeur: Gaston Pirard.
4. L'Harmonie du Progrès, de Jolimont, directeur: V. H. Daby.
5. La Fanfare Hand aan Hand, d'Alout.
6. La Fanfare socialiste l'Union prolétarienne de Quaregnon.
7. La Concordia, Fanfare de Roux, directeur: J. B. Mansart.
8. L'Harmonie du Worker, d'Anvers.
9. La Fanfare socialiste de Jemeppe.
10. La Fanfare ouvrière de Monceau-sur-Sambre.
11. La Fraternité ouvrière, Fanfare socialiste, de Soignies.
12. Le Proletaire, Fanfare socialiste, de Louvain.
13. L'Union ouvrière, Fanfare, de Braine-le-Château.

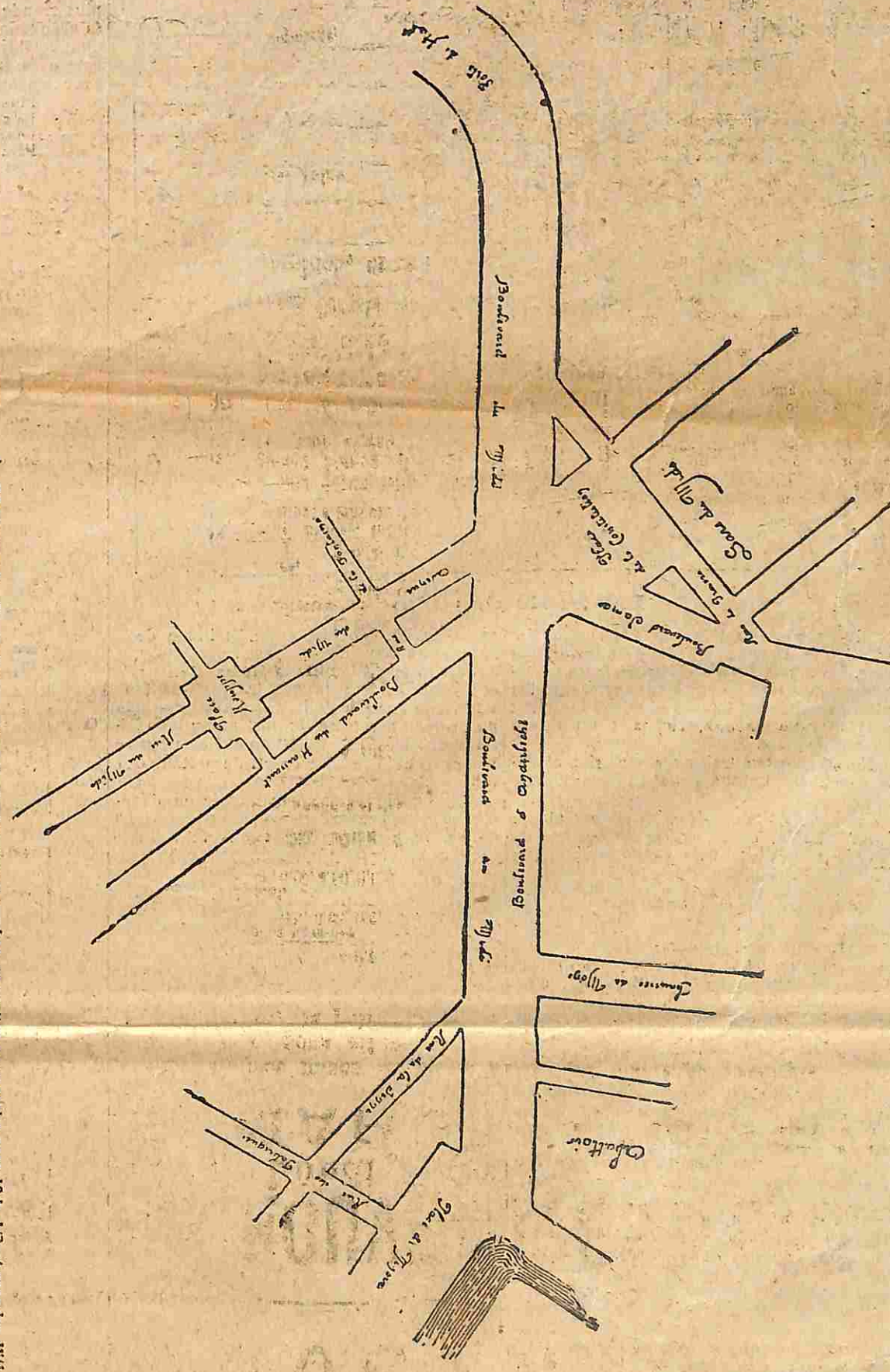
Toutes les sociétés participantes recevront une médaille commémorative. Le tirage des primes aura lieu le lundi à 10 h. 1/2 précises, dans la salle de réception de la Nouvelle Maison du Peuple.

Emplacement des Fédérations:
Flandre Orientale: Gand, Alout, etc. etc., boulevard du Midi, t.é. boulevard du Nord.
Flandre Occidentale: Bruges, Ostende, Courtrai, etc., boulevard du Midi après la Flandre orientale.
Liège: Liège, Verviers, etc., rue de la Senne, t.é. boulevard de l'Abattoir.
Louvain: Rue de la Senne, derrière les groupes de Verviers.
Anvers: Anvers, Malines, etc., boulevard de l'Abattoir, t.é. rue de la Senne.
Namur et Luxembourg: Boulevard du Midi, t.é. avenue du Midi.

Hainaut: Le baraquement place de la Constitution t.é. boulevard d'Anvers, t.é. prolongement vers la rue de Prusse.
Tournaï: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
Charleroi: Tassin, Soignies et tous les groupes de Centre, boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution, se prolongent vers la chaussée de Mous.
Brabant: Nivelles, avenue du Midi, t.é. boulevard du Midi.
Louvain: avenue du Midi, t.é. rue de la Fontaine.
Fédération bruxelloise: Avenue du Midi, derrière les groupes de Louvain, se prolongent vers la place Kouppe et rue du Midi.
Le cortège, dirigé par les compagnons Elie et Van

Le soir, le match se jouera en matches vers 10 h. 1/2, et prendra l'illuminé par la place de la Constitution.
Bois-le-Duc: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
Leopold: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
Grand-Place: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
St-Jean: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
St-Jean: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
Grand-Sablon: t.é. boulevard d'Anvers, t.é. place de la Constitution.
Le comité organisateur prie toutes les Fédérations de se trouver à l'heure indiquée à l'ordre du jour.

PROPAGÉZ LE PEUPLE
 Editeur: Miot, rue Tenre-Neuve, 70, Bruxelles



Inauguration de la "Nouvelle Maison du Peuple,"

BRUXELLES, RUE JOSEPH STEVENS, BRUXELLES

GRANDS MAGASINS

DE

CONFLECTIONS & NOUVEAUTÉS

bas, rue Joseph Stevens, nous allons être installés dans un palais, mais y retrouverons-nous la bonne intimité familiale des soirées d'autan? » Ainsi s'exclame un camarade, la physionomie mélancolique.

Et bientôt affluent les plus attachants souvenirs.

Ce sont les joyeuses « goguettes » de naguère, dans la salle d'arrière, au rez-de-chaussée, en ces derniers temps, envahie par tant de services divers.

L'entrée était libre; en régime socialiste, art et plaisir seront gratuits et à la portée de tous.

Se pressaient là nombre de familles de dévoués, qui y conduisaient la ménagère et les enfants; on buvait un bon verre de féro, et nulle part, l'atmosphère n'était plus cordiale.

La réunion désignait un président, chargé du maintien de l'ordre et de la décence, il s'installait sur une estrade basse où bientôt défilait une troupe de chanteurs amateurs.

Les francs éclats de rire! les braves enthousiastes! Quelquefois, quand on entonnait un chant révolutionnaire, tout le monde, au refrain, debout, reprenait en chœur; on se tenait par la main, on levait haut le front, en regardant l'avenir, l'espoir dans l'âme et presque le défi dans le regard. A ces heures-là, on sentait qu'on s'aimait, allez, et que ce n'est pas un vain mot que la solidarité ouvrière.

Un compagnon risquait-il, mal avisé, quelque couplet incongru, des « chut » s'élevaient aussitôt, et le président lui retirait la parole.

Quel contraste, n'est-ce pas, entre pareil auditoire et les habitudes des beuglants, qui se délectent, au milieu de leurs gosses et souvent avec leurs grandes gamines, à l'oreille aguichée, du répertoire inepte et grivois qu'on sait?

Après chacune des chansons, on faisait la quête, au profit d'une œuvre du parti, et la « goguette » servait encore ainsi à la propagande.

En ces dernières années, l'Echo du Peuple a renouvelé, dans la grande salle des fêtes, ces concerts familiaux; il faudra les reprendre à la nouvelle Maison du Peuple; et moi, puisque les salles y sont plus vastes, force nous sera d'y venir plus nombreux, si nous voulons y retrouver le fraternel coude-à-coude de jadis!

C'est là notre devoir et ce sera là notre joie.

Oh, l'intimité familiale de la vieille Maison du Peuple!

Combien racontent encore avec émotion ces épisodes qui la décèdent, les adieux de nos amis De Becker et Brogniez, par exemple, à la veille de leur départ pour le Nouveau Monde.

Ils s'en allaient, les deux braves, chercher meilleure fortune, là-bas; et ce leur était un crève-cœur que d'abandonner non seulement leurs familles, mais leurs compagnons de lutte.

Le soir qui précéda leur embarquement, la Fédération bruxelloise siégeait; nos émigrants furent amenés à la séance, par Jean Volders; et dans une allocution débordante d'affection et d'une superbe ampleur, Jean leur souhaita bonne chance, dans la lutte nouvelle qu'ils allaient entreprendre, les adjurant de porter au loin, comme ils l'avaient dévouée ici, l'idée socialiste qui doit franchir les monts et les mers.

Puis il leur rappela qu'ils gardaient à la Maison du Peuple, des compagnons, pauvre, chacun, mais riches quand ils associaient leur mère, et qu'en des jours de détresse, au loin, ils pourraient faire appel à l'aide du parti ouvrier et à la solidarité socialiste.

De Becker pleurait, et beaucoup d'autres paupières étaient humides.

Brogniez, très ému, répondit par un acte de foi et d'amour pour la cause commune; et Jean voulut que tous les compagnons présents défilèrent pour serrer une dernière fois, à main des deux vaillants qui allaient fuir la patrie ingrate, impuissante à les nourrir, livrer bataille à l'inconnu, mais poursuivre toujours le bon combat pour notre idéal.

Le lendemain, un groupe de militants,

chiennes de 1895!

Et la Noël Rouge, avec les Enfants du Peuple, les trois arbres constellés, l'escalade de l'estrade encombrée de jouets et de friandises, par la ruée des petits en liesse, l'embrasement de la scène et la neige qui tombe à gros flocons, pendant que Schoepen entonne le lied dans la coulisse...

Et les fêtes ravissantes de fraîcheur et de grâce organisées par la Jeunesse socialiste! Et les solennités artistiques de l'Echo du Peuple et de notre Harmonie! Tout cela nous apparaît dans l'histoire de notre vieux local, comme l'étrépie des drapeaux rouges, qui domine nos cortèges.

Chère vieille Maison du Peuple, au moment de la séparation, nous te jetons, remués jusqu'au fond de l'âme, un regard ému d'adieu.

Ton escalier s'est usé, déformé, affaissé, bossué, sous la montée de nos syndicats et de nos unions, douze années durant, et il semble que tes vieilles murailles ont craqué sous l'effort prodigieux de notre progressive expansion.

Nous te saluons une dernière fois, et nos yeux se reportent instinctivement vers la gravure au fusain, de Van Biesbroeck, appendue à la muraille de la tabagie, en face du comptoir, et représentant la pieuvre capitaliste étouffant la masse des travailleurs; c'est l'hommage de gratitude des frères gantois aux frères bruxellois, au lendemain du lock-out de 1895; il n'est pas une brique de la vieille Maison du Peuple, où nous n'ayons ainsi attaché un souvenir de solidarité!

Nous allons franchir le seuil pour la dernière fois: devant nous, traversant la salle d'arrière où fut installée la bibliothèque, s'élevaient deux petits enfants portant chacun un énorme pain: ceux-là symbolisent l'avenir, ils incarnent la clientèle future de la Maison du Peuple: tout le futur prolétariat conquis; et nous leur disons: « Petits, quand vous serez plus grands, regardez bien ces hautes armoires où sont rangés tant de livres, il faudra, là-bas, à la Nouvelle Maison du Peuple, venir y chercher votre part de science et d'art! »

Et maintenant, camarades, en avant! nous avons donné une heure à l'évocation du passé, continuons à donner, mieux que jamais, notre vie à la prise de possession de l'avenir!

JULES LEKRU.

PROGRAMME DES FÊTES

Dimanche 2 Avril
A midi, place du Sablon, à la rentrée du cortège, exécution de la Marseillaise et du Chant du Départ (mille exécutants), avec le concours des sociétés d'harmonie de Bruxelles, de Gand, de Veveyers, de Jolmont, le Werker et la fanfare de Vredeking, d'Anvers, et des sociétés chorales L'Echo du Peuple, La Jeunesse socialiste, Les Enfants du Peuple de Bruxelles, Le Proletaire de Molenbeek, L'Echo du Fort de Saint-Gilles et l'Echo populaire d'Ixelles.

A 12 h 1/2, meeting monstre dans la grande salle des fêtes, rue Joseph-Stevens.
A 3 heures, place du Sablon et place de la Chapelle, ouverture du grand festival, offert aux Sociétés instrumentales.

A 7 heures, Salle des fêtes, solennité musicale, par les groupes d'art de la Fédération bruxelloise offerte aux délégués de province et de l'étranger.

A 8 heures, illumination générale et embrasement aux flammes de bengale des nouveaux bâtiments.
A la même heure, place de la Chapelle, Bal populaire.

A 10 heures, salle de la Maison du Peuple, Bal.
Lundi 3 Avril
A 9 heures du matin, visite aux boulangeries et aux différents locaux de la Coopérative socialiste de Bruxelles.

A 10 h 1/2, salle de réception, tirage et distribution des primes aux sociétés ayant pris part au Festival.
A 11 heures, salle des fêtes, conférence internationale sous la présidence du citoyen E. Vandervelde, député, avec le concours des orateurs socialistes les plus autorisés de l'étranger et du pays.

A 3 heures, place de la Chapelle, concert.
A 5 heures, même place, ascension du ballon le Peuple, par l'aéronaute C. Goffart.

A 6 heures, représentation dramatique, par les Cercles le Toekomst, de Bruxelles, et Moedig Vooruit, d'Andrélecht, dans la grande salle des fêtes.
A 8 heures, place du Sablon, grand concert, par l'harmonie de la Maison du Peuple de Bruxelles.

A 10 heures, place de la Chapelle, brillant feu d'artifice de clôture.

médaille commémorative. Le tirage des primes aura lieu le lundi à 10 h. 1/2 précisés, dans la salle de réception de la Nouvelle Maison du Peuple.

Inauguration de la "Nouvelle Maison du Peuple,"
BRUXELLES, RUE JOSEPH STEVENS, BRUXELLES

GRANDS MAGASINS
DE
CONFLECTIONS & NOUVEAUTÉS

EXPOSITION GÉNÉRALE DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ
Les Samedi 1^{er}, Dimanche 2, Lundi 3 Avril
MISE EN VENTE LE MARDI 4 AVRIL

Nous avons l'honneur de vous soumettre quelques prix des marchandises mises en vente dans nos nouveaux magasins. Nous espérons que les avantages que nous ne cesserons de vous offrir, nous attireront votre confiance et que la modicité de nos prix, la qualité de nos étoffes, l'exécution rapide et parfaite des commandes, la politesse de nos employés, vous donneront pleine et entière satisfaction.

Vêtements confectionnés et sur mesure

Costumes complets, cheviottes bleues et noires,	24.50
Costumes complets, cheviottes bleues et noires,	29.00
Costumes complets, fantaisies, toutes nuances, 36.00 et	29.00
Costumes complets, laine peignée, qualité extra, article soigné, 53.00 et	36.00
Pantalons fantaisies, dernière nouveauté, coupe soignée à 19.00, 16.00, 14.00 et	12.50
Pantalons cheviottes et peignés, bonne qualité, depuis	7.00

Rayon spécial pour Vêtements de Travail
Costumes complets en toile bleue extra pour Imprimeurs et Métallurgistes

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

Tissus pour Dames

Lainages unis et fantaisies, hautes nouveautés, cheviottes	
Un lot foulé, 12 teintes nouvelles, pure laine, largeur, 0.95	Le mètre 0.95
Un lot foulé, 12 teintes nouvelles, pure laine, qualité extra. Le mètre	1.25
Broché couleur, teintes variées, largeur, 1.00. Le mètre	1.10
Armures, pure lat. e, depuis	Le mètre 1.35
Serge, grenat et marine, largeur, 1.00. Le mètre	1.45
Jolis damiers, pure laine, larg. 1.30. Le mètre, 1.95 et	1.45
Epingle, haute nouveauté, nuances bleu-de-roi, vert, noir, grenat, gris perle, largeur, 1.00. Le mètre	2.25
Grain de poudre, pure laine, nuances vert, marine, largeur, 1.00. Le mètre	2.25
Cover-Coat, article exclusif, 1 ^{re} qualité, nuances nouvelles. Le mètre, 2.95 et	2.75
Haute fantaisie pour robes, laine et soie, largeur, 1.05. Le mètre	2.95

Whipcord, toutes nuances, largeur 1.20. Le mètre 2.45

Lainages blancs, vigoureux, grenadines, côtelés, rayures, nattés, cachemires	
Rayon spécial d'étoffes noires	
Doublures	
Moiré de chine, depuis	Le mètre 0.50
Croisé anglais, depuis	Le mètre 0.65
Satins français, depuis	Le mètre 1.30

Toutes les teintes, tous les genres et à tous prix

Soieries

Jolie Mignonnette, bon, crème, blanc. Le mètre	1.75
Polonaise, 12 teintes variées. Le mètre	1.45
Sarah, bonne qualité, toute soie, Le mètre	2.75
Satin Duchesse, extra. Le mètre	3.95
Bengaline, tout premier choix. Le mètre	4.25
Côtelé, p'taine et pivoine, haute nouveauté, Le mètre	3.95
Taffetas rayé, nuances nouvelles Le mètre	3.50
Satins blancs et ivoires. Le mètre	2.95

Lingerie

Blouses, Jupons, Tabliers, Pantalons, Chemises	
Chemises de femme, à 1.70, 1.40, 1.30	
Pantalons à 2.75, 2.50.	2.25

Bonneterie

Bas pour femmes, laine, à 1.00, 0.80,	0.60
Bas cachemire, à 1.10, 0.95,	0.75

Bas pour enfants, à 0.80, 0.60, 0.50

Chaussettes pour hommes, à 1.25, 0.95, 0.75, 0.50,	0.35
Chemises normal, à 8.00, 6.00, 4.50, 3.50, 2.95,	2.45
Vareuses en tous genres	
Châles pure laine, nuances et dessins variés, depuis	3.00
Caleçons écus, à 1.80, 1.60,	1.30
Gilets écus, à 1.75, 1.50,	1.30

Rayon de Blanc

Essuie-mains, à 0.50, 0.30,	0.20
Serviettes de toilettes, au mètre, à 0.95, 0.65,	0.50
Mouchoirs ourlés, à 0.35, 0.30,	0.20
Mouchoirs ourlés, brodés, initiales au plumet s. Mouch. 0.55,	0.45
Spécialités de cotons écus, toiles blanches et bleues, cotons blancs et imprimés, Vichy, Canevass pour stores	

Rubans, Broderies

CORSETS

Choix immense de corsets en 1 ^{er} genres, depuis 3.95, 2.95, 2.50, 2.25, 1.95,	1.75
Corsets Corsetières, Corsets pour Enfants	

Cols, chemises, cravates

Cols pour dames,	0.55
Cols pour hommes, Belge	0.40
Bresilien,	0.45
Président,	0.50
Salisbury,	0.75
Chemises pour hommes, depuis	2.40
Cravates en tous genres et à tous prix	

Chaussures pour Hommes Dames et Enfants

Choix immense et à tous prix
Il nous est impossible de donner un détail des prix, la place nous faisant défaut, mais aucune maison n'aura un choix égal et de meilleure qualité.

Cannes, Ombrelles, Parapluies

Rotins, garnis,	0.75
Congo extra,	1.00
Congo garni,	1.50
Cannes rustiques assorties,	1.95
Cannes laurier, fines, dernier genre,	3.00
Parapluies pour dames, manches variés, à 3.95, 2.75,	1.95
Parapluies pour dames, manches soignées baleines Paragon, article exclusif,	5.50
Parapluies pour dames, Paragon, gloria premier choix, manche nacre, monture aiguille,	8.50
Parapluies pour hommes, à 5.50, 4.50, 2.95,	2.25
Parapluies pour hommes, Paragon, Gloria,	7.50
Parapluies pour hommes, extra	7.50
Parapluies pour hommes, Le Superbe,	11.00
Parapluies pour hommes, Le Superbe, tout soie,	14.50
Eneas, coton écossais, manches variés, très coquet,	2.90
Eneas, Austria noir, manches naturels,	4.75
Eneas, brochés noirs, Paragon extra,	6.50

MERCERIES
LAINES A TRICOTER

Loyauté - Bon Marché